

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

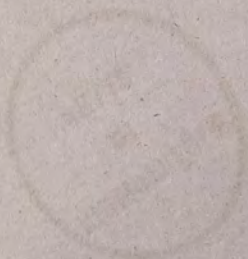
ou



80

TABLE

REVOLUTIONNAIRES



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

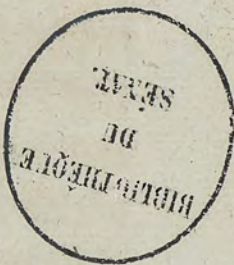
FRATERNITÉ

LA GALERIE
DES DAMES FRANÇOISES,
POUR SERVIR DE SUITE
A LA GALERIE
DES ÉTATS-GÉNÉRAUX;
PAR LE MÊME AUTEUR.

TROISIÈME PARTIE.

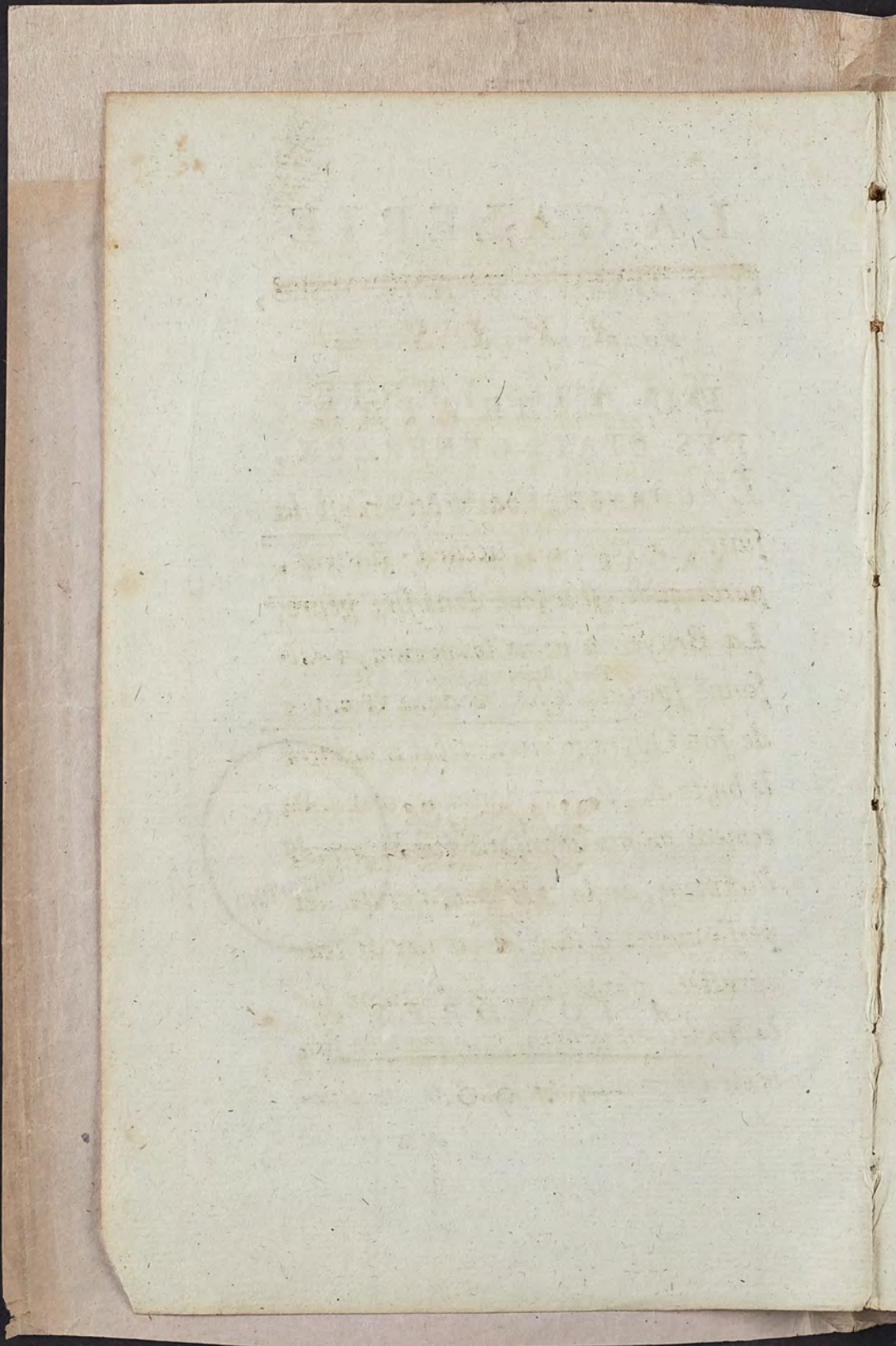
*Nulla discrimine habeo,
Tros, Rutulusve fuat.*

VIRG.



A LONDRES.

1790.



A V I S
DU LIBRAIRE.

L'OUVRAGE, dont celui-ci est la suite, a reçu un accueil flatteur, parce qu'il est le seul dans son genre. La Bruyere a peint les mœurs, a raisonné sur les choses, & dans le cours de son Ouvrage immortel il a montré le buste de quelques hommes, ordinairement moins imposans que bizarres; l'Auteur de la Galerie montre des personnages distingués, & tire de leur caractère moral des observations sur la Société en général; en sorte que son texte est moins une suite de médita-

tions vagues , que le résultat d'une longue expérience , & d'une profonde connoissance de son siècle. Il ne convient qu'aux charlatans de vanter leurs drogues , & nous croirions déprécier cet Ouvrage , si nous entreprenions de surprendre les suffrages : d'ailleurs on peut séduire le Public pour un moment ; mais non jamais lui donner le change. Les Ouvrages mêmes qui ont excité de l'engouement, le méritoient par quelque côté. Il est inutile de solliciter l'indulgence de ce Public incorruptible. Il ne connoît que l'estime , & ne peut pas plus la refuser au talent , que l'accorder à l'extrême médiocrité.

INTRODUCTION.

CE n'est pas s'éloigner de notre but, que de tracer les portraits de ces êtres intéressans, qui ont tant d'influence sur les hommes. Nos mœurs sont telles qu'il faut mêler l'étude des Femmes à celles des Administrateurs du genre-humain. L'existence accordée aux Femmes dans différens pays, est un contraste bien frappant, si l'on se transporte non-seulement dans l'Asie, mais même dans le nord de l'Europe. Là, les femmes étrangères à toute espece de négociations, recherchent cependant toute espece de connoissances, excepté celles qui avoisinent de la politique. Ici, se

trouve le besoin irrésistible de gouverner, d'intriguer, d'accréditer les opinions, de maintenir les Ministres dans leur place, ou de les en faire descendre, & pour un *Agnès Sorel*, qui bornoit sa conquête au cœur de son amant, il y a dix *Maintenon*, dix *Pompadour*, & mille *Montespan*.

Ce ne sont pas seulement les caractères ambitieux des femmes de la Cour qu'il faut saisir, c'est l'ensemble des vertus & des vices de ce sexe impérieux. Parcourons toutes les classes de la société, puisque toutes nous ont fourni des femmes devenues maîtresses de nos destinées. Les Temples de la volupté, le Théâtre, la Robe, la Ville, la Cour, les Etrangers, rien ne doit

être exclu. Quelle vaste carrière s'ouvre à nos yeux ! nous voudrions la parcourir sans déplaire , & conserver à la vérité ses droits imprescriptibles. Je transcrirai fidèlement la conversation d'une femme ; le Lecteur en conclura si cet Ouvrage est nécessaire ou vain.

Il y a quinze jours que me trouvant seul avec cette Dame , la conversation tomba sur les affaires du tems. Chacun se permit de prophétiser ; elle me fit le tableau de l'avenir dont je saisis les traits principaux , & que je rendrai assez fidèlement.

Vous vous imaginez , dit - elle , avoir merveilleusement servi la cause de la raison , & vous être affranchi de la frivolité prétendue , en éloignant les Femmes de vos

Sociétés, en établissant les Clubs, en copiant les mœurs Angloises. Les Femmes de leur côté se sont coalitionnées, & sans former de ces assemblées tumultueuses, elles ont fait les observations que je vais vous lire. » L'Assemblée Nationale, trop nombreuse, fait trop de discours & trop de Loix..... A ces mots je me levai, ne pouvant décemment l'interrompre. » — Où allez-vous ? » — Je ne puis écouter la censure d'un Corps que je révère, & que je crois le salut de la République. » — Mais si » cette Assemblée de Dieux se » trompe. — C'est ce que personne ne peut prouver, & ce qu'il faudroit peut-être taire, si on pouvoit le conjecturer. » — Je passe

» l'article de l'Assemblée Natio-
 » nale.

» La Municipalité de Paris, com-
 » posée avec trop de précipitation,
 » cache mal son penchant au des-
 » potisme. — Il m'est encore
 impossible d'assister à la satire de
 Citoyens qui, abandonnant leurs
 affaires domestiques, se dévouent
 gratuitement au service public,
 & jusqu'ici n'ont que le tort de
 n'être pas parfaits. » Savez-vous
 » que cela s'appelle du fanatisme.
 » Comment il faut tout louer, tout
 » approuver. » — Non, mais être juste
 & indulgent : il y a six mois que
 l'on jette des soupçons sur des Ad-
 ministrateurs, & pas un fait n'a
 servi de prétexte à un homme rai-
 sonnable, de retirer sa confiance.

— J'espère au moins que vous m'abandonnerez les objets suivans.

» Les Districts, toujours ora-
 » geux, souvent en contradiction,
 » dont on attend quelque bien, mais
 » jamais la paix, » & les Districts
 aussi. Eh ! quoi des Citoyens
 n'auront pas le droit d'assurer leurs
 foyers. On les trouvera séditieux
 parce qu'ils veilleront à une liberté
 naissante, & à tout ce que machinent
 contr'eux les restes désespérés de
 l'aristocratie. Ainsi continua-t-elle,
 vous vous croyez Juges suprêmes
 de vos pensées, comme vous vous
 êtes constitués maîtres despotiques
 de nos personnes, de nos biens,
 de nos démarches. De qui reçûtes-
 vous ce droit inique ? A l'utilité
 non-contestée dont nous sommes

à la société , joignez les sottises que nous ne faisons pas. Est-ce nous qui, après avoir juré de respecter les traités , manquons à nos paroles comme Joseph , & faisons ainsi couler le sang des Peuples qui n'ont que le choix d'être égorgés , ou d'être esclaves ? Est-ce nous qui avons accumulé cet amas de dettes effrayant , & creusé ce *déficit* immense , (peut-être encore mal connu ;) qui avons réduit les Finances à cet état de désolation , qui surpasse les remèdes humains ? Est-ce nous qui remplissons les prisons , les cachots ; qui couvrons la terre de nos crimes ? Sur quinze cens prévenus de celui de lèze-Nation , on compte une Femme dont l'innocence fera peut-être re-

connue. Direz-vous que notre foiblesse est le grand principe de notre inculpabilité ? Est-ce donc qu'il faut être fort pour troubler les loix de la société ?

A cette prééminence due à nos qualités morales, joignez des talens qui , lorsque vous les avez employés , ont surpassé vos espérances. Comptez - vous beaucoup de Rois qu'on puisse placer à côté d'Elisabeth , d'Anne , de Marie-Thérèse , de Catherine II. ; quel est celui de vos Historiens que vous préférez à Mad. *Macaulay* ?

S'il s'agit de mœurs , comment supporterez-vous la comparaison ? Sans cette foiblesse que vous provoquez par vos séductions , ou que vous achetez avec des biens usur-

pés , que reprocheriez-vous de capital à la plupart des Femmes ? On a métamorphosé en déshonneur ce qui n'est peut-être qu'un amusement ridicule , mais innocent : & ce défaut même peut-il être comparé à ce que les hommes appellent de bonnes fortunes , & à ce commerce habituel de fourberie & de mensonges ?

J'abrege , mais je tais les exemples dont cette Dame appuya sa Logique. Sans me persuader elle me donna matière à penser. Je conclus que les Femmes étoient plus que la moitié du genre-humain , & qu'il falloit s'appliquer à connoître leur influence.

On nous a reproché , avec beaucoup de politesse , que nos portraits

n'étoient pas toujours ressemblans ; cela peut être : nous n'avons pas tous nos originaux sous les yeux. Quelques-uns se montrent si différens de ce qu'ils sont , qu'ils peuvent être fideles , & ne pas être tels qu'ils paroissent dans le monde. La raison la plus évidente est que nos portraits n'étant qu'un prétexte pour établir nos principes de morale , il nous arrive souvent de laisser reposer la figure , pour nous jeter dans les accessoires. Nous examinons la société entière , & l'intérêt général détourne de l'individu présenté dans notre Galerie.

Le second Volume a été jugé moins intéressant. Nous y avons donné le même soin ; mais les hommes exposés à la curiosité publique,

ayant moins de renommée, n'ont pas autant prêté au Peintre, & ont occupé le Lecteur avec moins de vivacité. Nous avons lu cependant que les nuances étoient plus fines, & les caractères plus approfondis. Cette critique, juste sans doute, nous a décidé à redoubler de soin. Peut-être le Lecteur daignera-t-il s'en appercevoir.

Dans l'agitation générale, comment écrire ? on est toujours entre une crainte ou un remords. Les révolutions qui nous promettent un avenir brillant, donnent des momens pleins d'amertume. On se bat les flancs pour croire à la félicité future. Est-ce le moment d'écrire ? jamais, dira-t-on, il n'y eut un pareil abus de ce prétendu pré-

sent du Ciel. Mais aussi quelles productions ! si le tems propice n'emportoit pas dans sa course jusqu'au souvenir de ces tristes pamphlets, que deviendrions-nous ? Je ne cite personne ; ni ces projets oiseux ou pillés dans les Economistes , ni ces motions destructives qui semblent n'avoir d'autre but qu'une subversion totale ; ni ces critiques ameres & plates , qui cherchent à désoler des Citoyens plus bienfaisans qu'éclairés ; ni ces feuilles qui se répètent sans se piller , ou se pillent sans en devenir meilleures ; ni ces tragédies funèbres où le fanatisme hurle en mauvais vers d'emphatiques folies ; ni ces diatribes ordurieres , qui insulteroient depuis les Têtes augustes, jusqu'aux Présidens
des

des Districts , si elles pouvoient atteindre à l'objet de leur haine ; ni ces grossières biographies où il y a moins de talent encore que de vérité ; ni ces plans de Municipalités , plagiat mal-appliqués de ce qui se fait chez l'Anglois & dans l'Amérique.

Je ne cite pas non plus ces honnêtes Bourgeois qui font une brochure pour prouver que deux & deux font quatre ; tel est le bon M.... ni ces gazettes démocratiques , qui vont traduisant , pillant & ne travaillant jamais ; tel est le patriote M.... : ni ces projets de Finance , qui portent cinq cens millions au Trésor-Royal , que personne ne songe à réaliser ; ni cette foule innumérable d'écrits de tout genre , que cha-

cun se presse de porter sur l'Autel de la Patrie dont elle ne tire pas plus de profit que les sacrificateurs n'en retirent de gloire.

Encore une fois, je n'accuse personne, quoique j'aie sous les yeux bien des coupables que je pourrois dénoncer à la raison, au bon-goût, à l'utilité publique. Loin de moi les dénonciations; les Comités des Recherches n'auroient peut-être jamais dû exister, à plus forte raison ne falloit-il pas tenter la bassesse par des récompenses. Le zèle exagere tout, heureusement que six mois après, tout rentre sous les loix d'une sage modération.

S T A T I R A.

STATIRA n'est ni de son siècle ni du pays qu'elle habite. Elle a toute sa vie étudié pour ne rien produire ; elle donne sans bienfaisance , sans utilité , & ne fait que des ingrats , parce que ceux qu'elle a obligés , s'apperçoivent qu'ils sont moins les objets de sa bonté , que les instrumens de son orgueil.

Cette femme rappelle plusieurs des traits attribués à la fabuleuse Junon. Elle voudroit voir le monde à ses pieds , & lorsqu'il y seroit , elle en jouiroit avec indifférence , comme née pour un pareil destin.

Statira n'est ni sans mérite , ni sans esprit , ni sans vertu ; c'est une de ces femmes qui rira au dernier jour , mais personne ne s'enthousiasme pour elle ; on la loue sous condition ; son élévation choque , & son opinion , dans les af-

faïres , paroît auffi déplacée que fa per-
fonne , fans maintien , l'eft dans un
cercle.

Mélange de pédanterie , de raïfon ;
de vertu & d'inhumanité, d'attachement
& de vengeance , de ferviabilité & de
hauteur ; cette Dame n'a jamais eu un
véritable ami. Sa place lui a valu des
adorations. On lui a imputé les duretés
de fon mari, fans lui faire partager l'inf-
piration de quelques bonnes idées. Dans
leur choix difficile à faire , on préféreroit
l'orgueil & la dureté du fatrape , à l'in-
trigue , à la féchereffe insultante de fa
compagne.

Elle a de ce bons fens auquel l'am-
bition imperieufe défend toute démar-
che incertaine. Sa fanté eft le prétexte
général de routes ces affections , fe for-
tifie lorsqu'il faut agir , & difparoît
quand les circonftances commandent le
repos. La difgrace la dérange ; le succès
la rétablit.

Que vous a fait Statira , pour la traiter

avec cette rigueur ? rien. Mais aussi ne veux-je pas sacrifier mon ouvrage à l'amour-propre blessé de Statira. Quel est le mérite d'une pareille galerie ? La vérité ; c'est le seul. Si on la dissimule , que restera-t-il ? des phrases , des antithèses , quelques idées heureuses. Mais si l'ouvrage , au contraire , porte l'empreinte du vrai , un jour il aura quelque influence sur le degré de confiance donné à l'histoire. La clef du caractère des hommes nous explique tout. Ce qui nous paroît contradictoire , incroyable même dans tel récit , n'est tel à nos yeux , que parce que nous ne connoissons pas les personnages , auteurs de ces faits qui résistent si opiniâtrement à notre croyance.

C'est un sage emploi de son tems , que d'examiner l'influence que peut avoir eu Statira sur les affaires de France. Une femme , dira-t-on ! quelle action peut-elle avoir sur la chose publique ? Mais si cette femme a été l'ame du pre-

mier agent , de celui dont les écrits ont préparé la révolution , n'est-il pas essentiel de connoître à fonds cette ame ; ressort caché des opérations dont il faut aujourd'hui s'attrister ou se réjouir ? Si cette femme avoit été une de ces ames ambitieuses , incapables d'embrasser les intérêts d'un état , mais cependant assez forte pour les envisager partie par partie ; si cette femme n'aspiroit qu'aux grands changemens pour que le succès couvrît l'auteur de gloire ; si cette idée ne lui laissoit jamais le temps de calculer l'intérêt général , ou qu'elle le tint pour nul , pourvu que l'idole de sa pensée attachât à son nom la renommée d'un génie , & si la jouissance de cette réputation contemporaine l'aveugloit au point de ne pas voir que la gloire ne provient que des services rendus à cette Patrie , dont l'éclat se réfléchit sur ceux qui la font prospérer , elle mérite un long examen.

Statira n'a jamais mesuré la hauteur

du poste où la roue de fortune l'a élevée. Louée avec excès par des amis éloquens , elle a cru faire beaucoup en admettant que peut-être ils exagéroient dans les détails ; mais que le fonds restoit dans son entier. Si elle s'étoit rendu justice , elle auroit vu que l'amitié inspire avec délicatesse ; mais ne conseille pas avec despotisme. Elle auroit mis au rang de ses devoirs , celui de laisser à un Ministre sa pensée toute entière , sans se faire soupçonner l'auteur d'une partie de ses ouvrages reçus avec empressement.

Statira n'a jamais paru jalouse de sa fille , parce que ce travers a été trop souvent & trop sévèrement repris ; mais elle a montré une éloquence vigoureuse contre l'esprit précoce & la raison tardive ; elle a soutenu que la présomption , affichée dans une femme , étoit ce qu'est l'audace dans un homme. Elle a confondu l'étourderie & la vivacité , la franchise & l'imprudence. Par un art

vraiment féminin , il se trouvoit que dans sa bouche , son éloge devenoit la satire de sa fille , de même qu'un avis maternel se terminoit toujours par devenir l'apologie de la mere.

Deux genres d'agréments décident le sort d'une femme ; la gaieté indulgente & la douceur qui ne tient pas de la foiblesse. La premiere concilie presque tous les suffrages , car on veut être tout à la fois amusé & pardonné ; l'autre est la perfection du caractère , puisque de ce mélange heureux naît l'amitié ou du moins le sentiment qui y conduit.

La bienfaisance qui s'exerce en secret & dérobe ses œuvres à ceux même qui en jouissent , n'est point à l'usage de la grande ame de *Statira* ; il lui faut une bienfaisance d'éclat qui se répande sur des milliers d'individus , & fournisse à la renommée de quoi occuper ses cent bouches à la fois.

Le moment approche où la France verra l'apothéose de Narsés , ou le dé-

veloppement d'une terrible vérité ; & si l'on donne la preuve de cette vérité soupçonnée par le petit nombre, c'est à ce moment de gloire ou d'humiliation que nous attendons *Statira*.

Statira, vous touchez à une grande époque ; c'est celle du courage. Le prestige a disparu, le public revient d'une longue erreur. Dans un moment aussi critique, pas un plan, pas une idée neuve, pas une ressource complète ; rien qui rassure, rien qui promette un avenir plus heureux ; des expédiens incertains, des secours momentanés, des vues courtes. Ce n'est plus un parti envieux qui tâche d'accréditer ces calomnieuses suppositions ; c'est la multitude qui se détrompe. Quel parti prendre au milieu des murmures désolans ? Une retraite prudente, l'aveu courageux, qu'il est des travaux au-dessus d'un seul homme ; déposer l'orgueil que rien ne justifie aujourd'hui, & faire un livre, *de l'in-*

fluence de l'opinion publique sur les affaires d'administration.

Voilà ce que conseille la sagesse ; mais l'espoir de ramener les esprits , prescrit une autre marche : & si l'on est enfin condamné à fuir pour jamais le théâtre de la gloire , on se console en racontant à ceux qu'on feint de prendre pour amis , les envieuses menées de ceux qu'on affiché ses ennemis.



M A R T H É S I E.

UN esprit nerveux, brillant, profond, cultivé, deviendra peut-être un don inutile & vraisemblablement funeste. Voilà le premier fruit d'une éducation négligée où plutôt mal dirigée.

Marthesie, née sans grace, sans beauté, sans noblesse, n'a suppléé à rien par le travail sur elle-même. Son maintien est sans dignité, son ton sans recherche, sa gaieté sans nuance, son extérieur sans agrément, sa conversation est tranchante, sa parure négligée, ses penchans extraordinaires; mais un esprit original fait pardonner cet amas de ridicules qui se la partagent tour-à-tour.

Elle ne fait pas bien ce que c'est que le bon sens. Delà jamais de mesure, sollicitant à tort & à travers, jugeant au lieu d'écouter, épousant à chaque

occasion des vengeances étrangères, se brouillant à tout propos, ne se racommodant jamais, toujours prête à sacrifier ce qu'elle possède à ce qu'elle espere.

Tout est pour elle au-delà de la marche ordinaire; née de parens faits pour être obscurs, elle a passé dans le faste des cours; elle s'est vue appelée à une grande fortune, à hériter d'une grande réputation, à supporter une grande disgrâce. A cette marche brillante de la fortune, la nature l'avoit préparée, en lui donnant une ame de feu, une grande élévation d'idées, un talent peu commun. Il faut donc qu'elle fournisse une carrière neuve.

N'est-ce pas l'avoir commencée que d'avoir achevé seule & même sans conseils, un ouvrage qui jusqu'ici a été l'écueil de son sexe. Les prôneurs trouvent un chef-d'œuvre où les hommes de goût n'apperçoivent que deux belles scenes, un moment heureux & une fuite

de beaux vers. Mais ces hommes pensent aussi que deux belle scenes sont peut-être *le nec plus ultra* de vingt-ans (1).

Une autre production , plus connue & donne les plus *heureux augures* , parce qu'elle est pleine de défauts , parce qu'il est un âge où il faut avoir des défauts. Dans ce charmant Ouvrage cité , rien n'est lié , rien n'est exactement vrai , pas un tableau n'est fini , mais presque toujours les nuances les plus fines sont adroitement saisies ; les expressions partent du fond d'une ame à qui la sagacité épargne la peine d'approfondir , qui devine ce qu'elle ne peut pas voir , ou voit toujours au-delà de ce qu'on lui montre.

Marthesie seroit inexcusable , si elle avoit de l'ambition en politique ou la fureur du bel esprit. Elle a dû voir depuis son enfance combien l'une tour-

(1) Jeanne Gray , Tragédie.

mente & combien l'autre est ridicule. Encore quelques années ! elle verra aussi combien une *lecture* suppose de prétention. Assembler une trentaine d'Auditeurs pour se faire admirer, est révoltant ; les inviter à entendre , c'est inviter à louer.

Ah ! si un ami de *Marthesie* alloit la trouver dans son boudoir & lui tenoit à peu près ce langage : » il est un
 » charme qu'on nomme la pudeur. Ce
 » n'est point une qualité, mais le lustre de toutes les qualités ; elle inspire la confiance, & commande l'estime ; elle allume le desir, & fait pardonner aux faiblesses ; elle exalte l'imagination, & donne une jouissance, même, lorsque les sens en perdent volontiers le souvenir. Son charme se répand dans le maintien, dans les regards, dans le sourire. La démarche, les gestes, l'attitude l'annoncent. Il donne la plus heureuse prévention, & occasionne une si

» douce erreur, qu'elle seule commence
 » toutes les vraies passions «.

Cet ami devoit ajouter encore :

» les ris immodérés, l'élévation de la
 » voix, le regard dur ou audacieux,
 » le ton tranchant, les apostrophes
 » inconsidérées, la familiarité avec un
 » sexe différent, l'air de n'ignorer rien,
 » avec l'air de ne prendre garde à
 » rien, tout cela & mille autres pe-
 » tites choses trop minutieuses pour
 » être relevées, & trop importantes pour
 » n'être pas corrigées chez ceux qu'on
 » aime, affligent véritablement la pudeur.
 » Elle s'éloigne à regret, mais elle s'é-
 » loigne des personnes chez qui se ren-
 » contrent ces taches, & les abandonne
 » aux projets de ceux qui se font un jeu
 » de séduire, toujours également prêts
 » aux sermens & aux parjures ».

Je n'ai connu que deux hommes faits
 pour moi, s'écrioit *Marthesie*, mon
 pere & mon ami. Ce sont les deux
 occasions où il est permis d'exagérer &

même de se grossir tout à fait les objets. Cet état habituel d'enthousiasme empêche de juger sainement.

Les trésors de l'imagination, les affections d'une ame bouillante sont toujours aux dépens de cette raison qu'on tourne en ridicule, qu'on abjure même comme un présent vulgaire, & à laquelle on est forcé de revenir, parce qu'elle est le guide qu'on ne perd jamais de vue qu'à son dam. Cette dissipation habituelle empêche de réaliser les dons de la Nature.

Il faut que l'ame quelquefois
 Au sein du tumulte enivrée,
 Revienne dans le fond des bois
 Trouver la raison égarée.
 Malheureux qui craint de rentrer
 Dans la retraite de son ame,
 Le cœur qui cherche à s'ignorer,
 Redoute un censeur qui le blâme.
 Peut-on la fuir & l'estimer !
 On n'évite point ce qu'on aime :
 Qui n'ose vivre avec soi-même,
 A perdu le droit de s'aimer.

Où ne la croiroit pas, rien n'est
 plus

plus vrai ; cependant *Marthesie* a quelque chose de commun avec les Vestales. C'est son génie ; comme leur feu , il ne s'éteint jamais. Rarement elle parle pour dire ces riens de convention qui épuisent l'attention ; plus rarement encore écrit-elle sans idées ; j'ai vu souvent de ses lettres sans style , sans soins ; jamais je n'en ai vu sans esprit , sans une de ces pensées qui se retiennent.

Marthesie a un plan , il perce ; elle veut aller au-delà de son sexe. Elle consent qu'il y ait d'autres femmes d'esprit , mais elle leur laisse les fleurs & court aux lauriers.

Elle ne les cueillera pas ; à moins qu'un homme d'un goût sévère ne lui révèle le secret des vrais succès. Qu'elle consulte M. Cérutti , & il lui dira que le grand art consiste à réduire tout le sujet , quelque compliqué qu'il puisse être , à un petit nombre de pensées

directes, précises, essentielles qui naissent de son fonds & qui s'y arrêtent ; à écarter celles qui seroient ou trop composées ou trop étendues ; à subordonner la foule des vérités secondaires à deux ou trois vérités primitives qui les dominent sans résistance & les embrassent sans restriction ; à soutenir , à élever un principe par son énergie intrinsèque & sans aucun appui extérieur ; à allumer , à exalter une passion dans son propre foyer , & sans le secours d'aucune flamme étrangère ; à peindre , à animer un objet de ses traits uniques , & sans le mélange d'aucun trait emprunté ; à n'employer pour la composition de l'ouvrage qu'un même élément , si je peux parler ainsi ; pour sa forme , qu'une même couleur ; pour son jeu , qu'un même ressort ; à rendre le début modeste , la marche unie , l'ensemble bien dégagé , les divisions bien naturelles , les incidences bien néces-

faïres; tellement que dans les uns & dans les autres on ne voit jamais que le même sujet présenté sous une face nouvelle, & porté à un nouveau degré de développement.



DESDEMONA.

DESDEMONA peut servir de modele ; & n'en a pas eu. C'est une femme du bon temps, une de ces femmes qu'on n'use jamais, qui a plusieurs sortes d'esprit, celui de causer, devenu si rare ; celui d'observer les événemens, du choc desquels la vraie sagesse tire des regles de conduite ; celui de n'exiger des individus que ce qu'ils peuvent fournir à la société. Alors l'un y porte la brusque franchise qu'on tolere ; l'autre, l'aménité qui plaît davantage, si elle ne tombe pas dans la fadeur ; un troisieme, le sel de l'épigramme qui éveille tous les esprits ; celui-ci, la dispute, sans laquelle la conversation devient une pastorale ou une suite de lieux communs.

Heureuse si elle ne s'étoit pas méprise aux affections de l'ame, si elle n'avoit pas pris l'entêtement pour la

fermeté, la hauteur pour la noblesse, l'enthousiasme pour la chaleur, l'aveuglement pour la fidélité. Au reste, elle a ces défauts communs avec presque tous les hommes, dont l'imparfaite organisation n'atteint jamais le but placé trop haut par quelques moralistes privilégiés sans doute.

Les mémoires de *Desdemona* seroient instructifs & piquans. Outre ce qu'elle a vu par ses yeux, sa discrétion lui a valu la confiance de beaucoup de gens en place dont elle avoit l'amitié avant leur élévation, & dont elle a eu le secret pendant leur ministère.

Il n'y a peut-être pas d'être plus précieux à un homme d'Etat qu'une femme fûre, dont le conseil n'est pas indifférent, dont l'ame est désintéressée, dont la prudence est à l'épreuve, dont le mérite est assez avéré pour être au-dessus de ces petites foiblesses de l'amour-propre, qui a besoin de révéler les soins des gens en crédit pour s'en établir un.

Desdemona a fait jouir plus d'un Ministre de cette douceur, & ce n'est point à des appas séduisans, à des complaisances répétées qu'elle a dû ces hommages ; elle s'est passée de beauté, on l'a supplée par les graces, & sur-tout par un esprit extrêmement varié ; esprit qui est le centre de plusieurs sujets divers ; s'élançant du même point, il parcourt des routes opposées, & procure à tout ce qui l'environne des jouissances diverses & des sensations contraires.

On a dit (le Comte d'Oxensthiern je crois), que quoique la fortune fût sans pudeur, elle rougissoit cependant à la vue du mérite. L'application faite à *Desdemona* feroit très-juste. Cette fille du sort s'est acquittée en lui donnant Sophènes, estimable pour tout le monde, & aimable pour ceux qui le connoissent. Il n'y a point d'âge pour les femmes qui font des charmes du caractère, le premier instrument du bonheur ; ce qu'on appelle les plaisirs, consiste dans l'inti-

mité de la conversation, dans la liberté de penser, dans les spectacles choisis, dans l'influence que notre opinion a sur ce qui nous entoure, dans les douceurs momentanées de la vie rurale, &c. &c. On ne renonce à aucune de ces jouissances dans l'âge de la raison, & dès qu'on fait se renfermer dans des goûts analogues à ses forces physiques, à sa situation, à sa fortune, l'âge mûr n'a rien de désolant, & l'expérience vaut une confiance & des égards qui surpassent aux yeux de bien des femmes les soins & les hommages.

Desdemona a eu pour ami un sage voluptueux, un épicurien raisonnable, qui lui enseigna le prix & l'emploi du temps, la valeur & l'usage de l'esprit, les agrémens & les dangers de la figure, le charme & l'empire de la sensibilité. Il lui donna des idées nettes de ce que les hommes appellent le bonheur, la réputation, la vertu, &c. mots qui reviennent sans cesse dans la conversation,

mais auquel tout homme donne un sens différent dans son dictionnaire particulier. Il lui enseigna que la chose la plus difficile à acquérir étoit l'estime de soi-même; que le plaisir, pour être tel, devoit être circonscrit dans certaines bornes; que la fortune étoit un présent funeste, s'il falloit craindre sans cesse de la perdre, ou travailler à l'augmenter pour la maintenir au même point; qu'il ne falloit vivre avec les Princes que lorsqu'on les avoit amenés à ne regarder leur état que comme un jeu de l'amour & du hasard; que quand les hommes, par une supposition absurde, auroient exilé la vertu de la terre, il faudroit la rappeler pour son propre intérêt. Enfin, cet ami rare lui prouva que la gaieté venoit immédiatement après la vertu & avant toutes les jouissances qui ne tenoient pas au cœur; que les passions étoient ces grands ressorts avec quoi la nature gouvernoit son ouvrage; que l'amour étoit le premier des

biens, toutes les fois qu'il n'étoit pas le plus grand des ridicules; que l'amitié étoit plutôt destinée à consoler de son absence qu'à le remplacer. Un homme qui a régné dans une ame pour y graver de semblables principes, a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, divinisé ce sentiment.

Desdemona eut un ami d'un autre genre. Le rôle brillant qu'il a joué dans l'Europe, & son temps qu'il avoit vendu aux Rois, ne lui permirent pas de se livrer entièrement au charme d'une société qu'il apprécioit. Cet homme donnoit à la raison tous les dehors de la frivolité, & croyoit pouvoir conduire les destins d'un Empire sans renoncer aux nombreuses jouissances dont il s'étoit fait un besoin, telles que les femmes à qui il pardonnoit tout, pourvu qu'elles fussent franches; les gens d'esprit qu'il distinguoit, pourvu qu'ils ne fussent pas philosophes; les beaux arts qu'il chérissoit, pourvu qu'ils ne reposassent

pas entièrement sur les caprices de la mode. *Desdemona* qui voyoit plus qu'un homme dans celui que nous esquifions, supposoit que le reste du monde avoit pour lui les mêmes yeux, & lui donna des conseils dignes de lui sans doute, mais non mesurés au moment & aux personnes qui les rendoient nécessaires. Une trop grande opinion l'égara; ne revenons pas sur ce moment. L'événement sans doute a condamné *Desdemona*, mais l'événement a souvent trompé. L'exil lui enleva d'abord cet homme, mais elle dit comme Aménaïde :

C'est le sort d'un Héros d'être persécuté,
C'est le mien, je le sens, de l'aimer davantage.

Elle brava la disgrâce des Rois, & courut au poste de l'amitié.

Ce sentiment inépuisable trouva en lui de quoi répondre aux hommages que lui offroit Narses. Ce n'étoit plus les douceurs d'un commerce toujours varié, les graces d'un esprit toujours

fécond , cet ensemble séduisant de raison & de folie; c'étoit la probité austère, le bon sens sans parure, le mérite sans ornement. *Desdemona* se fit illusion sur l'insuffisance de cette triste ressource, & pardonna en faveur de quelque trait de caractère. Une fois décidée, les persécutions, les pamphlets, les disgraces, les torts que se donne lui-même l'orgueil irascible, l'ennemi inséparable de la pédanterie, ou les écarts de l'étourderie, rien ne changea son plan, & *Desdemona* finit par aimer des qualités auxquelles elle n'accorda si long-temps que de l'estime.

Il n'est pas difficile, ou plutôt il n'est pas nécessaire de louer une femme qui croit ne pouvoir partager son existence sociale qu'avec de pareils êtres.

Un autre homme, fait pour être placé avec les premiers, s'étoit dès long-temps emparé de son estime; mais il étoit trop froid, trop analytique, trop égoïste sur-

tout pour chercher à plaire, & le peu de sensibilité dont son ame étoit susceptible, s'évaporoit dans ses poésies, dans ses amours & dans les soins qu'il prenoit pour former un enfant aimable, la fille de *Desdemona*.

Si *Desdemona* eût suivi son penchant elle auroit été caustique, elle eût même peut-être donné trop de prix au jeu brillant de la littérature ; mais un fond de hauteur naturel lui persuada que lorsqu'on avoit les pieds sur la terre, il falloit au moins avoir la tête dans les cieux.

On me reprochera peut-être d'avoir glissé légèrement sur quelques inégalités d'humeur ; j'irai plus loin ; j'aurois pu placer cinq petits défauts à la file les uns des autres. Alors il eût fallu tout dire. La malignité n'y gagnoit rien ; car, pour être équitable, j'aurois dû m'étendre sur un plus grand nombre de qualités, & sur-tout désespérer l'envie, en pei-

gnant une ame noble, généreuse; une femme toujours prête à essuyer les larmes du chagrin, à diminuer les privations de la misere, & à rendre le courage aux hommes justement lassés des persécutions, ou des oublis éternels des ministres du sort.



S A P H O.

SAPHO feroit aimer l'indifférence , tant elle imite bien son attitude , ses regards , son langage. Son ame n'a jamais l'air de se troubler , & cependant elle aime avec acharnement , elle hait avec fureur , elle se venge avec cruauté , elle intrigue avec persévérance.

Sapho a de l'adresse dans tout ce qu'elle fait. Sa parure est assez le symbole de sa tournure d'esprit , elle n'emploie dans sa toilette rien que de simple , & ne dit jamais rien à prétention. Parle-t-on de Littérature ? un tact assez naturel ressemble au goût le plus épuré. Parle-t-on de Gouvernement ? elle répète à propos ce que ses maîtres ont avancé , s'approprie avec art ce qu'elle a lu ou entendu discuter. Parle-t-on de Morale ? elle met les observations rapprochées des Politiques du jour , en opposition à ce que le monde présente , & cette sévérité mi-

tigée par quelques réflexions banales sur la foiblesse du cœur humain , lui donne aux yeux des sots le double mérite de la rigueur pour elle-même , & de l'indulgence pour les autres.

Ce qu'elle entend le mieux est l'art de tout compenser. Son extrême tendresse pour son fils fait pardonner son indifférence pour une grande fille , fraîche comme la rose. Ses foibleses pour un vieux amant paroissent pardonnables à quiconque voit ses soins pour un Prélat sensé & généreux ; ses humeurs fréquentes passent , lorsqu'on examine qu'elle n'exige rien de la société. Les femmes sensibles lui pardonnent des accès de pruderie , en voyant ses liaisons avec Iphise , (malheureuse dans le choix de ses lectures) & les prudes ne lui savent pas mauvais gré de ses caresses avec une femme artiste , quand elles sont témoins de la complaisance avec laquelle *Sapho* s'ennuie avec elle.

Sapho vit dans une continuelle admi-

ration d'un mortel qui promet depuis trente ans & qui fera faux-bond à ses contemporains comme à la postérité. Il voudroit bien être profond ; mais dès qu'il raisonne il parle une langue étrangere. L'esprit perce , & l'homme d'état semble un nain qui s'efforce d'atteindre la taille de ceux qui l'entourent.

Sapho a renoncé aux passions orageuses , & abjuré ce délire de l'ame qui dégénere en folie, quand le délire des sens s'y joint ; mais elle n'a pas renoncé au plaisir d'avoir des esclaves , & aux réminiscences de la volupté : moyens sûrs de fixer l'éclair de la jeunesse , ou du moins de prolonger le printems.

Le monde bruyant la fatigue sans l'amuser , tandis que des nuits entieres passées dans l'abandon de la confiance l'amusent sans la fatiguer ; son esprit s'électrise à celui des autres ; elle suspend son rôle de spectatrice paisible, pour se livrer non-seulement à la plaisanterie , mais encore à la gaieté extrême & à la causticité

cité sans bornes, sous les dehors arrangés de la bonhommie.

Sapho a un frere qu'elle défavoue ; quand on entend la sœur, il y a beaucoup de mal à dire du frere ; quand on entend le frere, il y a peu de bien à dire de la sœur ; tous les deux ne peuvent se taire , tous les deux ne persuadent que leurs partisans , & ceux de *Sapho* se refroidissent étrangement quand on voit l'intérêt profiter d'une des plus grandes étourderies de ce siècle.

Peu d'êtres qui n'aient besoin de déchirer quelques feuillets de leur histoire.

Le côté intéressant de *Sapho* est lorsque belle d'amour maternel & d'orgueil elle sourit avec complaisance au premier fruit de la raison naissante de son fils , dont l'esprit est si aimable & si avancé qu'on regrette qu'il soit obligé de devenir plus nerveux , & de prendre la consistance de l'âge mûr, aux dépens des graces touchantes de la puberté.

Sapho fait semblant d'aimer les Grands, parce qu'elle les a épousés ; elle se dédommage en secret de cette pénible contrainte ; elle a répété plusieurs fois que rien n'étoit plus précieux qu'une de ces maladies qui ne causent ni inquiétude à ses amis, ni douleurs à soi-même, & fournissent un prétexte officieux à la paresse.

Sapho ne néglige aucunes des ressources de la parure. Son art consiste à rejeter tout ce qui brille, & à employer avec une adresse infinie les ornemens les plus simples ; elle a l'air de ne rien ajuster, & de tout jeter au hazard ; mais quand on l'examine, on voit que rien n'a été oublié. Si ce n'est pas une qualité, c'est encore moins un défaut. Quand le desir de plaire ne va pas jusques à la coquetterie, c'est une attention pour la société.

Sapho, sous certains rapports, a des choses communes avec des héroïnes de nos bons Romans ; ce n'est pas une sensibilité outrée, c'est plutôt une portion des

mœurs angloises dans son intérieur ; c'est une de ces femmes auxquelles on donne volontiers sa confiance, parce que ne fût-t-on pas rassurée par leur discrétion, on l'est toujours par leur intérêt. On aime à avoir une raison de se rapprocher d'une femme aimable, & *Sapho* l'est à un très-haut degré. Non-seulement l'amabilité se concilie avec des défauts, mais je crois même qu'ils en font partie. Les apparences de la perfection donnent trop d'amour-propre, & l'on est meilleur quand on a besoin d'indulgence.

Je ne puis me résoudre à quitter *Sapho*, & cependant quand j'en dis du bien, ce n'est pas la reconnoissance qui m'inspire. Je cede tout bonnement à l'attrait qu'une femme aimable a sur un homme juste, & plus porté à louer que cet Ouvrage ne le fera supposer.

D O M I T I L L A.

DOMITILLA voulut prouver que la beauté n'étoit point un don ordinaire entre les mains d'une femme intrigante, & qu'avec son secours on pouvoit affermir le sceptre & le génie. Son grand art fut de persuader que ce présent divin de la Nature pouvoit remplacer tous ceux qu'elle oublie d'y joindre. En effet, *Domitilla* fit avec lui tout ce qu'on fait avec l'esprit, le talent, la conduite sévère.

Pour renforcer son empire, elle donna au monde une grande scène de sentiment, & exposa cette beauté même, instrument de tous ses succès, pour acquérir une renommée de sensibilité qui achevât d'assurer ses conquêtes. Mais la beauté étoit dans ses traits, & la sensibilité ne fut jamais dans son cœur. Ses sens mêmes ne se prêtoient pas à l'illusion. Ils sembloient respecter des appas que leurs jeux auroient fatigués.

Elle reçut les hommages des Courtisans pour s'ouvrir la route au Trône, & lorsqu'elle eût acquis la célébrité que donne bien vîte à Paris une beauté extraordinaire, on la vit, comme le Zéphir, raser la surface de la glace, ou, comme Orphée, animer aux sons de sa harpe tout ce qui l'environnoit, ou, à l'instar des Amazones dompter un coursier fougueux, & mêler à ses plaisirs je ne fais quoi de courageux qui flatte les hommes & en impose aux femmes.

Celui de ses talens qu'elle s'empressa le moins de montrer fut l'intrigue; mais l'intrigue, dans le grand genre, ne vise à rien moins qu'à gouverner un Empire, & à s'asseoir auprès de celui qui en tient les rênes. Tout fut mis en œuvre sans profit, & ce fut un spectacle piquant pour les observateurs que de voir la religion & la galanterie concourir également au succès de ses vues ambitieuses.

Des rivales, des Princes, des Cour

tisans détruisirent ce plan, & après avoir intéressé des demi-Dieux à cette grande opération, il fallut y renoncer, & se réfugier dans les bas d'un hymen vulgaire, contre les plaisanteries que les gens de Cour, ingrats & caustiques, n'auroient pas épargné à une Reine détrônée.

Domitilla a bien le talent de l'intrigue au degré qui fait réussir ; mais elle l'accompagne de l'aigreur qui la fait échouer. Elle saisit avec art tous les moyens de paroître sur la scène, mais elle ne se retire pas toujours avec des applaudissemens.

La beauté est impérieuse, & s'accoutume à ordonner ; on peut en effet exiger infiniment de ceux qu'on peut récompenser. Mais quand la source des récompenses est épuisée, alors il faut composer, & descendre quelquefois aux sollicitations. C'est un art qu'on ignore ; de là vient que l'automne de la vie fait payer bien cher le printems.

Il en est des jolies femmes comme

des Pièces de Théâtre, dont les premiers Actes sont charmans, & les derniers froids, sans dénouement; on oublie les plaisirs qu'ont donné les premières scènes, & l'on abandonne l'Ouvrage.

D'après cette esquisse légère, on voit que *Domitilla* a pu intéresser quelques personnes, mais qu'elle n'a jamais eu le charme qu'on nomme l'amabilité. Elle distribue mal son estime, braise sur les louanges & prodigue la médisance. Sa marotte est de gouverner. Voilà d'où naît cet engouement pour ceux qu'elle croit pouvoir employer; mais l'engouement qui s'épuise en protestations est bien loin de l'intérêt qui se manifeste par l'habileté à saisir les moindres moyens d'obliger.

Domitilla s'est malheureusement avinée d'être prude; cela sied fort mal, même à la sagesse; mais cela défigure étrangement la beauté plus que passée. Il y a aussi un autre ridicule adjoint à la pruderie chez *Domitilla*, c'est la hau-

teur : demandez-moi pourquoi , pourquoi cette manie.

La France est le seul Pays où les femmes croient & sont fondées à croire que la beauté tient le sceptre ; qu'elle ne doit rencontrer aucun obstacle , & qu'elle est enfin l'attribut de la souveraineté ; mais s'il étoit vrai que la beauté eût cet empire , ce ne seroit que parce qu'elle emploieroit avec art tous les autres ressorts. Il paroît que *Domitilla* les a négligés , & a voulu pouvoir dire , comme César : *veni , vidi , vici.*

N'appliquez pas cependant à tous ces objets cette indifférence sur les moyens ; quand il a fallu adopter de nouveaux dogmes , prendre un nouveau culte , se donner un nouveau mari , *Domitilla* s'est montrée avec toute l'énergie d'une femme qui veut emporter le succès , & par un manège plus qu'adroit , elle a mis la fortune de moitié dans ses seconds arrangemens. Dans cette scène compliquée , il y avoit une double intrigue ,

qui, comme à la Comédie, devoit d'une ou d'autre façon se terminer par un mariage. Ce premier projet ayant réussi, c'est-à-dire étant descendue au serviteur pour n'avoir pu monter jusqu'au maître; il fallut avoir recours à un nouveau stratagème, & fixer la fortune volage sur une beauté jeune, avec qui on pût tout partager hors les conquêtes; il s'agissoit de placer sur le théâtre des faveurs un être intéressant dont elle avoit façonné l'ame docile, & qu'elle se proposoit de diriger sur la mer orageuse à qui elle la confioit.

Mais les événemens incalculables qui ont dispersé les spéculations les mieux combinées, ont jetté *Domitilla* sur les bords du Tibre, & c'est dans ces belles Campagnes qu'elle regrette le tumulte de Paris.

Peut-être aussi faut-il faire honneur à l'amour de ce voyage précipité; peut-être aussi l'a-t-il ramené à côté de ce Ministre fugitif dont la France expie l'in-

capacité, victime menacée depuis longtemps du courroux populaire , & qui tombera sous les coups de la réforme ecclésiastique , s'il évite ceux de la vengeance.

Domitilla , n'ayant pu ranger la victoire du côté des Patriotes Hollandois , leur procura la France pour asyle , c'est-à-dire qu'elle dirigea sur eux la prodigalité de ceux qui gouvernoient alors ce Royaume. Ils avoient trompé son ressentiment , armé contre la Statouderesse ; mais elle fut assez équitable pour voir dans le parti qu'elle avoit excité un millieme exemple du danger de prendre en main la cause des Rois , *ces illustres ingrats*.

Cette femme , qui sort de la ligne à bien des égards , a rempli sa carrière de demi-succès. On pourroit les compter pour quelque chose ? mais dans les ames vraiment ambitieuses , ils irritent le besoin d'exister , & font la source d'un regret dévorant avec lequel on vit tristement & on meurt avec chagrin.

C O R Y L L A.

F A I R E de jolis vers & ne pas courir après la réputation, est un phénomène chez les hommes, mais l'est plus encore chez les femmes. Quelqu'agréable que soit le talent de *Corylla*, sa prose est cependant préférable. Il faut avoir le talent de Pope ou de Voltaire pour dire en vers ce qu'on diroit en prose. Quand on a le talent employé dans les lettres de Stéphanie, on peut se consoler de l'indifférence du public pour les petits vers. Ils n'amusent plus, même les femmes.

Le genre de vie de *Corylla* rend sa société moins piquante que ne promet l'agrément de son caractère. Ce n'est pas à causer que sept à huit personnes qui se connoissent à peine, passeront la nuit. L'homme de lettre finit sa journée de bonne heure ; l'homme du monde fuit

les conversations dont l'esprit fait les frais, & cette petite singularité, qui n'ajoute rien au bonheur de la vie, est au-dessous d'une femme qui a des droits à un sentiment supérieur à l'estime.

Corylla n'est jamais pressée de briller, de médire, de louer, de déprimer, de décider. Celui de ses penchans qui se manifeste le plus promptement, est cependant le plaisir de louer. Elle voit avec regret la décadence de la littérature. Quand on a parlé vingt ans son langage, il est bien dur de l'abandonner pour le jargon économique, & l'on peut regretter le bon temps de la France, où tout alloit mal sans doute, mais combien de gens n'aiment à vivre qu'avec ceux qui se ruinent !

Une disgrâce sur la scène françoise lui a fait quitter pour jamais non-seulement la carrière du théâtre, mais même le théâtre *national*. Elle s'est condamnée à ne plus voir des lieux remplis d'injustice, & des acteurs peu serviables. Peu d'Au-

teurs entendent raison sur ce point délicat. *Corylla* est fondée à se plaindre, puisqu'elle a été jugée sans être entendue, sans égard pour son sexe & à sa réputation; on a pros crit un ouvrage qui pouvoit sans doute être imparfait, mais difficilement être sans mérite.

Si *Corylla* assiste avec regret à la décadence de la littérature, c'est qu'elle perd son existence. Qui n'en connoît pas le charme en jugera toujours mal. Calculez donc, ame de glace, que tout ce que l'esprit humain a pensé, projeté, embelli, pros crit, existe pour l'homme de lettres, « il se plaît dans les contrastes » les plus frappans, qui font l'école du » génie..... Alors dans les vastes pensées » d'une sublime méditation, le livre » antique lui tombe des mains; le souffle » inspirateur se répand dans son ame; » son cœur s'échauffe, son imagination » s'allume; nos frémissemens délicieux » coulent dans ses veines; sur des aîles

» de feu son esprit s'élance ; il franchit
 » les limites du monde ; il plane au
 » haut des cieux ; là , il contemple , il
 » embrasse la vertu dans sa perfection ,
 » il s'emflamme pour elle jusqu'au ra-
 » vissement & à l'extase : je vois son
 » front riant tourné vers le ciel ; des
 » larmes de joie coulent de ses yeux ;
 » l'amour sacré du genre humain pé-
 » netre son cœur d'une vive tendresse ;
 » son sang bouillonne ; la rapidité de
 » ses esprits entraîne celle de ses idées ;
 » il est comme agité d'un Dieu qui le
 » presse ; c'est alors qu'il peint avec sen-
 » timent , qu'il lance les foudres d'une
 » mâle éloquence , qu'il crée ces chef-
 » d'œuvres , l'admiration des siècles ;
 » il donne l'ame , la vie , ou plutôt il
 » embrase tout ce qu'il touche » .

Corylla est allé visiter les lieux qui
 jadis virent Tibulle , Ovide , Horace &
 Virgile . Quand on a vécu avec ces il-
 lustres morts , on croit rapprocher l'é-
 poque de leur existence , en parcourant

les lieux qu'ils ont habités. Quand on a passé une grande partie de sa vie dans la retraite paisible, on fuit les révolutions, & une femme qui ne peut servir sa patrie, est-elle blamable d'aller respirer loin du trouble & des orages ?

Corylla fera devancée par-tout, par une réputation dont l'éclat augmente à mesure qu'on s'éloigne de sa patrie. Le desir de briller ne gâte pas chez-elle un excellent fonds, ainsi elle apprendra qu'il est en France des femmes dont le secret est d'allier la raison & le bel esprit, la décence & la gaieté, & les qualités estimables d'un sexe fait pour penser, avec les agrémens d'un sexe fait pour plaire. Ce n'est rien de faire de jolis vers, c'est peu de chose de faire un roman intéressant, mais c'est beaucoup de répandre une teinte philosophique dans des vers, & de concentrer les préceptes de la vertu dans une fiction ingénieuse. Ce double mérite est celui de *Corylla*.

Nous n'avions plus de Muses prési-

dés par les femmes qui déroboient leur esprit. Un peu plus de sévérité auroit rendu celui de *Corylla* le modèle de beaucoup d'autres , parce que la bon-homme étoit un titre pour y être admis , & que la gaieté franche y recevoit un accueil.



ARSENIE.

A R S E N I E.

A R S E N I E est née dans l'opulence, & n'a jamais prisé les richesses; dans une famille où l'esprit étoit peu estimé, & c'est à lui qu'elle a rendu son second hommage; avec une figure plus qu'ordinaire, elle a allumé les passions les plus vives.

Arsenie jettée dans les liens du mariage, n'en a connu que les horreurs; la maternité ne lui a presque valu que des larmes, & son cœur sensible & avide des vraies jouissances, ne les a trouvées que dans l'amour.

L'amour a été pour elle ce qu'il doit être, l'occupation & le bonheur de la vie. Ce sentiment est une foiblesse quand il ne s'explique que par les sens, quand il ne flatte que la vanité, quand il ne remplit que les vuides des journées; mais lorsqu'il nous assujettit un second être,

quand il est la source de toute notre existence, alors il est pour nous ce que le soleil est à la terre, ce que la rosée est à la végétation, ce que l'électricité est à tous les corps.

Arsenie recueillit les restes philosophiques d'un homme estimable, dont le journalier valoit mieux que le talent, qui n'étoit froid qu'en poésie & en amour, agité d'ailleurs de ces passions qui s'emparent de la vie. Il aima les grands, dès-lors il fallut épouser des intérêts divers; il vécut avec les coriphées de la littérature, dès-lors il fallut prendre parti. Il ne dédaigna pas une tracasserie, & rougissoit de paroître s'en occuper, mais il s'en occupoit.

Arsenie vraie, bonne, généreuse, sensible, commença par aimer avec tendresse, & finit par tomber dans l'admiration, sentiment qu'exigeoit son philosophe ami. Il ne se contentoit pas à moins; on l'estimoit au-delà de sa valeur; on le louoit avec profusion; tout

cela est quelque chose , mais il fallut encore un pas , & c'est à ce degré sublime qu'*Arsenie* se monta pour n'en jamais descendre. Elle a admiré pendant vingt ans.

Son amant a fait son bonheur, ses amis font sa gloire. Jamais on ne connut mieux les délicatesses de ce sentiment si doux ; jamais on n'en fit plus aimer les devoirs. Ce n'étoit rien de les remplir ; *Arsenie* a montré combien ils étoient agréables & précieux aux âmes pures & sensibles.

Des nombreuses qualités de l'esprit, la simplicité est celle qui rend la plus heureuse celle qui la possède, & les moins malheureux ceux qui la voient dans les autres. Cette simplicité précieuse est le grand trait caractéristique d'*Arsenie*. Elle plaisoit par ce qu'on ne pouvoit soupçonner ni défaut de culture , ni des bornes trop étroites. La simplicité forcée est pardonnable, mais la simplicité volontaire est précieuse.

Arsenie n'a jamais fait de livres, elle ne s'est point exposée à l'orage des chûtes ou à l'ivresse des succès, & cependant la littérature a été sa constante occupation. Entourée de beaux esprits, d'amateurs, d'artistes, elle a dû prendre part à cette foule de productions qui se multiplient à Paris plus qu'ailleurs, parce que c'est le pays où l'on ébauche, mais où l'on ne finit pas. C'est à la campagne qu'*Arsenie* a passé ses plus beaux jours. Il est des ames faites pour la vie paisible, & c'est à Sanois plutôt qu'à Cyrey qu'il falloit mettre cette inscription :

Peu de plaisirs , beaucoup d'étude ;
 Quelques livres , point d'ennuyeux :
 Un ami dans ma solitude ,
 Voilà mon sort, il est heureux.

Mais la solitude n'est pas l'absence de tous les êtres, c'est l'éloignement de ceux qui gênent, pour se concentrer dans ceux qui plaisent, & quand même il faudroit, pour quelques instans, se pas-

fer des humains, peut-on dire qu'on feroit feul au milieu du riche travail de la végétation; la nature n'a-t-elle pas fon langage, fes interprètes? Lors même qu'au fein des hivers elle fufpend fa brulante activité, les aquilons, les frimats, les torrens enchaînés ne difent-ils rien à une ame avide de connoître?

Comme mere, comme époufe, comme fœur, *Arsenie* eut fouvent des larmes à répandre; jamais comme amie & comme amante : fous ces deux derniers rapports fon bonheur étoit dans fes mains; fous les trois autres il fallut fe foumettre, gémir & fe taire.

Elle eut la paffion des voyages fans prefque jamais la fatisfaire. Tout plaifir la flattoit s'il s'accordoit avec la pareffe, non pas cette apathie destructive de toute efpece de jouiffances, mais cette infouciance combinée qui préfere la privation de toutes fes peines, aux foins qui accompagnent tous les projets.

Arsenie fut liée avec un frere dissipateur, avec un autre voisin de l'avarice, avec une belle-sœur plus que singuliere. Elle vécut avec des athées, avec des dévôts, avec des prudes, avec des étourdiés, & vécut avec tous sans jamais leur sacrifier rien de son caractere primitif. Tous n'eurent pas également à s'en louer, aucun n'eut à s'en plaindre.



B A L Z A I S.

BALZAÏS eut le bonheur d'intéresser, presque avant d'être connue; veuve d'un Prince qui n'avoit point été son mari, sa beauté, sa douceur, sa soumission aux événemens lui donnerent pour partisans tous ceux qui ne pardonnent pas l'irrégularité des mœurs; le compagnon de ses destinées avoit tant soit peu abusé de son rang & de sa fortune. *Balzais* se couvrit de crêpe, & plus belle encore qu'affligée, elle se trouva portée dans le pays des consolations.

Chaque jour fut marqué par des conquêtes, dont une d'un genre nouveau encore pour elle, gêna ses penchans, & embarrassa son amour-propre. Mais bien-tôt, se familiarisant avec des faveurs inconnues, elle apprit que plus d'une route menoit au bonheur, & que dans tous les états une grande fortune

devoit être achetée par quelques sacrifices.

Elle imagina que pour plaire constamment il suffisoit d'être toujours fidele, elle goûta les fruits amers de l'inexpérience, & déjà le repentir succède à des complaisances regardées par elle comme des titres immortels à l'amitié, & qui n'étoient que les résultats passagers d'un caprice prolongé.

Revenue du séjour des illusions, elle s'aperçut qu'on avoit cru compenser le charme de la confiance par des honneurs stériles, & ferma son cœur à toutes les espérances dont elle s'étoit bercée ; il fallut devoir à elle-même son bonheur futur, organiser son existence sociale sur un tout autre plan, & appeler les plaisirs qui peu auparavant s'empressoient de venir au-devant d'elle.

Balzais voulut se créer une fortune indépendante, &, prêtant une oreille docile à l'un de ces hommes exercés,

qui prétendent que des combinaisons profondes peuvent assujettir le hazard, elle donna dans ces spéculations qui amoncelent les trésors à vos pieds, ou vous dépouillent avec une prestesse incroyable. Ce passage continuel d'une crainte à une espérance, d'un plaisir à un chagrin, donnent à l'ame des secouffes, qu'elle préfère bien-tôt à ces jouissances paisibles que rien n'augmente & que l'habitude flétrit bien-tôt.

Pendant l'orage des révolutions, *Balzais* a doublé la sévérité de sa retraite, sans regretter l'ancien régime & rien redouter du nouveau. Elle croit à la vérité que nous semons pour nos neveux. Quand il en seroit ainsi, il faudroit encore faire le bien, & d'ailleurs on peut espérer de voir l'aurore d'un si beau jour.

Une qualité à laquelle nous nous empressons de rendre hommage, c'est la bienfaisance; quiconque la sollicite chez

Balzais, s'en retourna consolé. Ce don du Ciel, sans doute est toujours précieux aux mortels ; mais combien l'est-il dans un moment où la terre paroît délaissée de la Providence ; & voit son sein déchiré de toute part par les discordes civiles.

J'ignore quel prix donne *Balzais* à une autre espece de sensibilité. Quand on est belle, tant de gens vous le répètent, qu'il est bien difficile que quelqu'un ne trouve la façon de le persuader. Quand on est généreuse & bonne, il est encore plus difficile de ne pas croire qu'un homme peut être tout-à-la-fois aimable & sincere ; de cette double persuasion naît la confiance, & presque toujours la confiance mene au bonheur.

Quand on habite le temple de la vertu, ou du moins qu'on le visite constamment, on s'attache bien-tôt à son culte ; & quand on s'affranchiroit pour un mo-

ment de ces préceptes les plus austères ;
on demeure toujours invinciblement lié
aux principes, & la raison en imposant
aux foibleſſes, finit par rendre à la vertu
ceux que l'amour du plaisir lui avoit en-
levés pour quelques inſtans.



THELAMIRE.

*T*HELAMIRE a l'excellent esprit de ne montrer ce qu'elle vaut qu'à un petit nombre d'amis éprouvés. Son affaire est de les les attacher ; la leur est d'étendre la sphere de sa réputation. Et c'est la raison pourquoi nous savons tous que *Thelamire* solitaire vaut infiniment, par le cœur, par l'esprit & par les talents.

Jamais on ne porta plus loin la haine de la tracasserie, & jamais on ne fut plus étrangère aux petits intérêts de la société des femmes. La beauté ne lui inspire nulle envie, & celles qui font métier des conquêtes peuvent tout à leur aise exercer l'empire de leurs charmes.

On a dit souvent d'une femme qu'elle étoit plus que belle, lorsqu'elle possédoit un ensemble qui surpasse la beauté même. Cette louange seroit outrée pour

Thelamire. Mais ce qui demeure dans les bornes du vrai sévère, c'est que *Thelamire* ne laisse jamais desirer une figure différente de la sienne. Cette première impression lui est toujours favorable.

Thelamire fait tirer parti des agrémens de l'esprit, sans se donner le ridicule d'en afficher le besoin ; elle craint les sots inutiles, se prête au besoin de les supporter, mais ne se livre qu'aux gens aimables.

C'est dans son cœur qu'elle cherche un dédommagement à la fortune qui la fuit, à l'ambition qui la repousse, à la Cour qui ne la distingue pas, à une partie des siens qui la méconnoissent.

Son automne sera bien plus heureux que son printems, & lorsque l'âge des passions sera passé, & que sa maison sera devenue l'asyle de l'amitié, elle l'ouvrira aux gens de goût. Il n'y aura pas ces tristes & malheureuses facéties connues sous le nom des *lanturlu* ; on ne sera pas obligé de n'être plus foi pour

être quelque chose , & la gaieté de l'ame , l'enjouement de l'esprit , les douceurs de la liberté y remplaceront ces tristes mystifications où la vieillesse en délire donnoit ses lamentables scènes , qui fesoient gémir de pitié ou bâilller d'ennui les étrangers initiés aux mysteres de la bonne-femme.

Une des observations sur le caractère de *Thelamire* est le genre de ses liaisons. L'un de ses amis est vif , caustique , peu endurant ; l'autre est serein , doux , & presque insouciant ; un troisieme est opiniâtre , loyal , mais d'un commerce raboteux. Celui-ci a le cœur excellent , mais l'esprit hargneux ; toujours boudeur , c'est le bourru bienfaisant , lorsqu'il est tout-à-fait de mauvaise humeur. Celui-là est bon , mais d'une bonté qui est toujours prête à dégénérer. Au milieu de tant de nuances diverses , *Thelamire* est pour chacun telle qu'il le desire pour son bonheur particulier. Il lui en coûte moins , il est vrai de se plier

aux penchans du second que du premier : elle a quelque tendance à être impérieuse, & peut être la fortune, qui ne l'a pas gâtée, a-t-elle fait du bien à son caractère moral.

Thelamire fait être amie. On pourroit même dire que dans les liaisons intimes l'amour a été le prétexte & l'ami le besoin. Oh ! vous qui aspirez à une réputation, vous qui desirez surtout composer votre existence de jouissances pures & durables, daignez commenter cette phrase. L'Amour, source de tant de maux, seroit un Dieu sur la terre s'il n'étoit que l'avertissement impérieux du besoin de se lier, & s'il donnoit la façon d'adoucir les premiers momens, toujours languissans, d'une connoissance nouvelle. Aveuglés par une prévention heureuse, on contracteroit la douce habitude de se croire parfaits, de se croire au moins destinés à vivre sous les mêmes loix ; qu'il est facile alors de tout excuser, de tout pardonner, &

de jeter les fondemens immuables d'une amitié qui survit à cent petits intérêts de société.

Tel est l'usage que *Thélamire* a fait de ses charmes. L'Amour a été doublement l'instrument de son bonheur. Elle a tiré une vertu d'une foiblesse, & du moins a-t-elle purifié ce que les sens mêlent toujours plus ou moins à un sentiment céleste, si le feu du desir n'alteroit pas des sentimens qui nous rapprocheroient de la divinité.



CHARITES.

C H A R I T E S.

DES talens enchanteurs ! Quel empire ils ont sur les ames sensibles. En fixant cet *amour* si bien dessiné, dont le coloris est si voluptueux, dont la physionomie est si expressive, tel il est dans son cœur, me disois-je ; son pinceau fert fidèlement sa brûlante imagination ; elle transporte sur la toile tout ce que ce Dieu inspire. Il faut être fortement plein de son sujet pour parler aux yeux avec cette rare éloquence, & faire ainsi ressortir ses couleurs.

Beaux Arts ! charmes de la vie ! compensez tous les malheurs de la terre, prévenez la barbarie si jamais elle nous menaçoit, ou consolez-nous-en si elle arrive. *Charites* adore l'harmonie & la fait aimer. Elle ne se repose d'un talent qu'avec un autre, elle passe de jouissance en jouissance, & l'ennui, les

vapeurs, les chagrins, les tourmens de l'espece humaine n'existent plus pour elle.

Que dis-je, elle avoit consacré ses traits brillans à un être digne de cet hommage. Il commença le grand œuvre qui nous occupe, la calomnie l'entreprend, & veut porter le premier coup à ce colosse aujourd'hui terrassé. Le moment n'étoit pas venu. Il en est frappé, anéanti, & un Prêtre, aujourd'hui fugitif, s'élève sur ses débris, tandis que son adversaire court respirer sous un Ciel libre & paisible.

Charites verse des larmes; ses regrets étoient purs. Des craintes humiliantes, des calculs intéressés ne souillerent point les sentimens de sa douleur. Elle perdoit le plus grand des biens, un homme qui l'aimoit pour son caractère. Il n'y a que l'âge & l'expérience qui nous apprennent le prix d'un cœur qui aime. On plaît, on inspire des desirs, on flatte la vanité,

mais pour attacher il faut ces rapports mutuels où la nature entre pour beaucoup, & seconde les hazards heureux qui ont fait rencontrer les mêmes vertus dans deux êtres que les événemens ont rapprochés.

L'existence de *Charites* est un sujet piquant d'observation. Son état la place dans une des classes de la société, son talent la place dans une plus élevée, ses goûts & ses complaisances la portent plus haut encore. Elle est bien par-tout, puisqu'elle est par-tout sous les auspices du talent & de la gaieté.

On peut être plus jolie, plus spirituelle que *Charites*, on peut avoir plus de ces avantages qui ne dépendent pas de nous. On peut porter chaque talent à un plus haut point de perfection. Mais il est difficilement possible de réunir ce que *Charites* possède, au point où elle l'a porté.

Il y a des femmes qui ne sont pas

bonnes, mais qui ne font pas tout-à-fait méchantes. La médisance est pour elles un amusement & non une affaire. Elles prodiguent les ridicules, mais n'enlèvent rien de la réputation. *Charites* se retrouveroit aisément dans une de ces observations.



F E L I N E.

LE besoin de briller, tourmente si fortement *Feline*, qu'elle n'est occupée que de la quantité d'hommes qui viendront à son *Lundi*. Elle respire pendant quatre heures le parfum délicieux des louanges. L'un vante les restes d'une figure jamais belle, mais autrefois agréable ; l'autre ne tarit point sur les ressources d'un esprit qu'il seroit injuste de déprimer, & ridicule de citer. Un troisième s'extasie sur la beauté des ameublemens, étalage de l'opulence financière ; ce dernier se borne aux détails d'une table recherchée. Tous les objets sont assez indifférens à *Feline* ; mais les louanges qu'ils lui rapportent, ne le sont pas. Ce concert embellit son existence. Elle n'est pas difficile sur la tournure ; il n'est pas nécessaire de prendre trop de ménagemens.

Son accueil est réglé d'après les sentimens de son ame. Un homme peu for-

tuné, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais être bonne compagnie. Un homme de beaucoup d'esprit, n'est pas bon à voir tous les jours, mais du moins fournit un prétexte de le recevoir quelquefois. Un homme opulent, fût-il taré, est recherché, parce que c'est un homme vraiment comme il faut. Il se feroit trois révolutions par an, que *Feline* ne démordroit pas de ses principes. Elle n'ose plus afficher les Nobles, mais elles les console; & sa maison est pour leur servir d'asyle, quand ils se feront un peu réhabilités dans l'opinion publique.

Feline ne fait point entrer l'amour dans ses moyens de bonheur. Un amant finit par être un maître; & ses charmes ne lui permettent pas de compter sur beaucoup d'esclaves. Mais à la campagne, en voyage, aux eaux, elle veut bien accepter des soins, à condition qu'il les rendra en public, & qu'on les suivra fidelement son char. Comme elle ne fait aucuns frais de sentiment, elle n'en exige pas; & ce qu'elle

accordera, ne fera juste que ce qu'il faut à un amant, pour constater son état. Si, par hasard, c'étoit un homme titré, elle pourroit descendre à des complaisances un peu plus marquées; mais un homme qui ne feroit qu'aimable, sensible, bon, vertueux, n'obtiendrait d'elle que des sentimens presque purs.

Nous avions jadis une espece de femmes qu'on appelloit des financieres, de celles qui ne recevoient pas les hommes sans dentelles, arrivant à pied; elles vivoient d'or. La Place Vendôme & la Place Royale ont fourni des scènes, dont l'Auteur de Turcaret auroit tiré un merveilleux parti. *Feline* n'a pas quitté, mais ennobli le genre. En prenant tous le tort des femmes de qualité, elle se fait mieux pardonner l'importance qu'elle met à ses richesses. Au reste, les Peuples n'en revendiquent rien; on peut se permettre une réflexion sur la maniere dont elle en jouit, mais non lui en reprocher la source.

Si *Feline* se trouve dans cette galerie, c'est parce qu'il nous faut choisir dans la société les personnages les plus connus, & parcourir successivement divers Etats. Elle est une des femmes les plus citées, & dès-lors il est agréable de présenter un être intéressant. A quoi doit-elle cette célébrité; demandera-t-on? A l'envie de plaire. Une femme qui ouvre sa maison à un grand nombre d'hommes, fait nécessairement de ces frais de politesse dont on se contente, & que l'on prend pour des qualités. La politesse est une attitude; son langage est toujours faux, mais toujours caressant; & les hommes ne son pas encore déshabitués de croire aux mots.

Quand on examine le rôle d'une femme qui tient maison, le premier mouvement est de rire; le second, plus juste, est de la reconnoissance. Elle en mérite pour cette hospitalité momentanée fournie à tant de désœuvrés, qui ne savent qu'écouter & mal répéter. Heureuse, si

le même asyle n'étoit pas ouvert à la médisance , à l'esprit faux , à l'orgueil , aux discussions absurdes qu'il faut essuyer avec une modeste constance.

Il est curieux de savoir si , lorsque le système d'égalité parfaite sera établi , il faudra , sous peine de passer pour mauvais Citoyen , trouver dans une femme de finance les mêmes graces que dans une femme de Cour , & dans les calculateurs du numéraire , les mêmes agrémens que dans ces hommes de l'ancienne France , dont le métier étoit de plaire , & le talent , d'amuser ce qui les approchoit. Si cela doit être ainsi , *Feline* est une des femmes les plus propres à rendre le passage facile. Un ton un peu plus naturel , la suppression des grands airs , une indulgence plus soutenue lui donneront une grande partie des choses que nous aurions désiré trouver en elle.

TERENTIA.

UN grand nom , une grande fortune , beaucoup d'esprit , ne donnent pas le bonheur. L'histoire de *Terentia* fourniroit une ample matiere à l'instruction & à la curiosité. Elle s'est trouvée dans des positions rares & propres à mettre l'ame & le caractere à de rudes épreuves. Mais si la sensibilité causa quelquefois les malheurs de *Terentia* , elle a aussi répandu sur sa vie un grand degré d'intérêt. Si la sensibilité égare pour quelques momens , elle nous attache par des liens invincibles , ceux qui descendent au fond de notre cœur , & se donnent la peine d'examiner la source de nos affections.

Il est rare de réunir au même degré une sensibilité profonde , & une gaieté intarissable ; mais quand ces deux extrêmes se trouvent ensemble , on est sûr du double avantage de faire des conquêtes , & de les fixer. L'amant le plus tendre-

ment aimé, veut aussi être amusé, & la femme la plus idolâtrée passe volontiers des sensations amoureuses à l'amusement paisible, pourvu qu'il ne soit pas trop prolongé.

Cette gaieté dans *Terentia*, a résisté aux injustices domestiques (les plus cruelles de toutes), à l'inconstance de ceux qu'elle avoit droit de compter pour amis, autant que le siècle, son rang & son sexe pouvoient le permettre: Quant à l'injustice du monde en général, celui qui ne s'y attend pas, mérite d'en être la victime: depuis que les hommes sont en société, ils trompent, mentent, servent par vanité, changent par foiblesse, reviennent par intérêt, n'attachent de prix à rien, & répètent à quiconque veut les entendre, qu'il ne faut jamais compter sur eux, mais en profiter pour ses affaires & pour ses plaisirs,

Terentia parle avec graces, raconte avec intérêt; plaisante avec finesse; juge avec humeur, mais avec justesse; mé-

dit volontiers, mais avec enjouement ; distribue des ridicules , comme quelqu'un qui rend ce qu'on lui a prêté ; électrise tout ce qui l'environne , par un certain mordant qui tient le milieu entre la finesse & la causticité. La finesse fatigue , la causticité révolte , le milieu dont je parle reveille , égaye l'esprit sans coûter un remord.

J'ignore les défauts de *Terentia* ; mais je fais ce qui les compense : telle est l'activité avec laquelle elle sert ses amis , & la persécution qu'elle entame contre les gens en place , si elle est parvenue à leur extorquer seulement une promesse.

Ce qui prévient les sots contre *Terentia* , & les gens d'esprit en sa faveur , c'est le mal qu'on s'est plu à répandre sur son genre d'esprit , accusé de malignité. J'ai quelquefois tâché de me rendre compte de la véritable valeur de ce mot ; le plus souvent il ne m'a présenté qu'une disposition active à saisir les nombreux ridicules épars dans la société , & je n'ai

trouvé de différence réelle entre le bon & le méchant, que la faculté de tirer parti de leurs moyens naturels. Ce que nous appellons vulgairement un bon-homme, ne se diffimule pas l'impuissance de se faire un auditoire ; alors l'amour-propre, toujours adroit, cache la nullité sous les apparences de la bonté d'ame, & se console avec les froids applaudissemens de ses compagnons de médiocrité. Ce que nous appellons aussi un homme méchant, n'a pas le courage de sacrifier ses ressources ; & se composant un cercle d'Admirateurs, l'amour-propre, toujours avide, jouit de ses triomphes passagers, & croit multiplier ses conquêtes par ses victimes. De là les épigrammes, les pointes, les bons mots, les sarcasmes, les allusions, les applications, & tout ce qu'on appelle l'artillerie du bel-esprit. Est-ce là de la méchanceté ? sans doute il vaudroit mieux sacrifier ces jouissances momentanées à la tranquillité sociale ; mais aussi ne faut-il

pas faire un crime de ce que l'habitude d'être ensemble, rend presque un mal nécessaire. Au reste, *Terentia* qui donne lieu à cette digression, use, mais n'abuse pas plus qu'un autre de cette facilité.

Elle a d'ailleurs trop cultivé son esprit pour que ces petits *passé-temps* soient pour elle autre chose qu'une ressource secondaire. On retrouve, dans sa conversation, comme dans ses lettres, des applications heureuses qui supposent un grand fond de lecture, & les secours d'une mémoire utilement exercée. Ce n'est pas qu'elle cite, mais elle fond avec habileté les bonnes idées des autres avec les siennes, & je crois que cet amalgame est à-peu-près le secret des gens aimables. Peut-être falloit-il le leur garder ; qu'ils se tranquilisent, très-peu de gens sauront le voler.

C'est à regret que je tourne si court sur *Terentia* ; peu de femmes donnent lieu à autant d'observations ; mais il faut

droit nous jeter dans la partie historique, &c faire un roman au lieu d'un portrait. Ce projet feroit trop agréable, s'il étoit sans inconvénient. *Terentia* n'y perdrait rien ; mais quelques-uns des siens n'y gagneroient pas. Il n'y a que sa paresse qui pourroit lui rendre ma plume nécessaire. Si jamais il lui prend la fantaisie de dicter, je suis à ses ordres.



H E C U B E.

FEMME unique dans son genre , qu'il faut plaindre quelquefois , souvent admirer , toujours respecter. Elle a réalisé ses idées , & croit avoir , comme Christophe Colomb , découvert un nouveau monde. Ces êtres imaginaires , que notre foi , souvent embarrassée , suppose exister pour n'avoir rien à démêler avec notre conscience , sont à ses yeux des créatures qu'on voit , qu'on entend , qu'il faut redouter & combattre.

Hécube s'est fait un système complet , qui répond à toutes les objections. Il reposoit dans un livre immortel , qu'on lisoit sans le comprendre. A force d'interroger son auteur divin , il a parlé à son cœur & éclairé son esprit. Par reconnaissance pour sa gloire , & par zèle pour les créatures , ouvrage de ses mains , elle a pêché les mystères sublimes , non pour se faire une renommée , mais pour obéir

obéir à ce sentiment impérieux qui commande de faire le bien.

Son ame ardente , plein du Dieu qui l'inspire , a besoin de répandre ce qu'elle croit des vérités. Pressée par les malheurs qui tourmentent l'espece humaine , & la puissance interieure , qui lui ordonne de les soulager , elle se croit l'instrument que la providence emploie pour accomplir ses vastes & généreux desseins sur ce globe agité.

Elle n'ignore pas que sa mission trouve une foule d'incrédules. Qui se croit abusé , se croit aussi permis d'accabler son adversaire sous les traits de la plaisanterie & du sarcasme. Ce n'est pas les hommes qu'elle en accuse , mais des esprits *ricaneurs* qui s'emparent d'eux à leur insçu , & les rendent injustes , prévenus , mauvais plaisans. C'est avec un peu d'eau benite qu'elle répond aux sarcasmes.

Quelques soient ses dogmes , sa bienfaisance est aussi pure qu'infatigable.

Elle soulage les infirmes , vêtit l'indigent , secourt la pauvreté honteuse , cherche le besoin qui avoisine l'indigence , électrise les riches sans les importuner , & véritablement existe pour les malheureux.

Ce qui distingue *Hecube* des Dames qui se sont dévouées aux œuvres pies , c'est qu'elle est à une distance énorme de ce que nous nommons une dévote. Gaie, femme du meilleur ton , causant de tout , aimant la bonne chère , jugeant très-bien la Littérature ; donnant à l'esprit sa juste valeur , appréciant le travail des administrateurs. L'esprit chez elle n'a point marché avec les années ; elle a bien les goûts de son âge , mais non la sévérité, la morosité qui accompagnent la longue expérience.

Comment donc expliquer l'erreur d'*Hecube* ? Qu'est-ce qui peut l'attacher si profondément à une chimère ? La longue méditation du même objet. L'esprit humain s'est tour-à-tour exercé sur

les pensées les plus bisarres. Une imagination féconde a donné naissance à des êtres singuliers, & leur a assigné une espece de ministere. Un esprit patient & calculateur a cherché dans ce que les hommes ont écrit des preuves propres à étayer l'édifice de l'imagination. Des suppositions vagues ont acquis quelque consistance [aux yeux de ceux qui prennent des textes pour des raisons & des citations pour des preuves. Un Thaumaturge habile est venu raconter quelques faits extraordinaires. On les a accommodés à la doctrine, & les Apôtres de la secte nouvelle ont compté les miracles à ceux qui les aiment, cité des passages à ceux qui discutent, employé l'éloquence avec les jeunes gens, & tous ont commencé, sinon à croire, du moins à supposer la chose possible. Ce premier pas a conduit à tout. Celui qui l'a fait est à la merci de quiconque veut le subjuguier.

L'homme qui ne s'occupe que d'un

seul objet a tant d'avantages sur les autres, què mille soins partagent. Or Hécube vit avec Saint Jean, Saint Paul, Saint Luc, Saint Matthieu, comme avec des amis intimes. Ce n'est rien de rapporter ce qu'ils disent, elle garantit ce qu'ils ont pensé.

Comme Iphigénie, elle est la Prêtresse de son Temple; mais au lieu d'égorgers les Errangers qui abordent dans son Isle; elle les instruit, les initie, les épure. Si vous résistez à ses dogmes, elle vous plaint sans vous persécuter, & pleure sur votre endurcissement, sans pousser le zèle jusqu'à l'importunité.

Hecube n'est ni *Mesmeriste*, ni *Illuminée*, ni *Martiniste*, ni *Lavateriste*; elle déteste toutes les jongleries; elle s'applique à ne tromper personne. Ceux qui ne la connoissent pas peuvent seuls être injustes. Elle a même une teinte de brusquerie dans sa manière de dire la vérité, qui contraste avec les mielleuses expressions des Charlatans mystiques.

Sa figure est imposante, son regard noble, la persuasion est dans sa bouche parce que la franchise est dans son ame. La beauté, la grace, les formes extérieures ne sont rien pour elle. Elle parle des corps avec un mépris marqué, & ce n'est assurément pas par envie, car *Hécube* fut la plus belle femme de son temps. Mais les corps sont tant de sottises qu'elle les met à leur place. Un Philosophe disoit que les ames n'en sont pas mal. Tous deux pourroient avoir raison.



T É N É S I S.

LA beauté perd donc quelquefois ses avantages, & l'esprit les lui dispute avec succès. *Ténéfis*, sans le charme de la figure, ou sans l'agrément qui y supplée, (une taille svelte,) ou sans le prestige de la parure, qui dérobe l'imperfection de tous deux, a cependant vu à ses pieds plus d'un élégant. Il y a un genre de séduction dans les femmes, qui n'est ni un talent, ni une qualité, & dont les hommes tiennent quelquefois compte comme si c'étoit l'un ou l'autre. Cette espece de séduction prend le langage & les gestes du sentiment. Celle qui l'emploie rougit comme une beauté novice, se trouble comme l'innocente, se passionne comme l'amour, & le vulgaire des amans croit que ce délire des sens est causé par leurs soins & leur talent de plaire. On soupçonne *Ténéfis* de monter son imagination à ce degré

de folie amoureuse, & de faire honneur à son cœur de tout ce qui part d'une source infiniment moins pure. Si l'on avoit rencontré vrai, on auroit le mot de plusieurs énigmes qui long-tems ont occupés les observateurs.

Ténéfis a épousé un titre, & il lui a donné une postérité comme si c'étoit un mari. Sublime invention, qui vous laisse les honneurs sans les gênes de l'état où elles abondent.

On conçoit difficilement comment *Ténéfis* a trouvé des quart-d'heure pour le plaisir, elle qui avoit tout un plan de fortune à asséoir pour une famille nombreuse & insatiable. Lorsqu'il plut à la Déesse aveugle de faire des Ducs, des Gouvernantes, des Sur-Intendants, il lui falloit un guide qui la conduisit; *Ténéfis* se présenta, & dans peu d'années elle a fait les merveilles que la Cour même, si féconde en métamorphoses, a vu sans les croire.

Ténéfis mit en jeu tous les ressorts

de l'intrigue à-la-fois, l'amour, l'ambition, la vangeance, toutes les passions des hommes. Elle subjuguâ les volontés souveraines, & les concentra dans une famille qui n'avoit rien, pour justifier les faveurs qu'elle arrachoit.

Ténéfis jugea les siens avec impartialité, & eut le courage de s'avouer à elle-même qu'il falloit tout obtenir par surprise, puisqu'on ne pouvoit rien mériter par des services. Alors elle se mit à accumuler dignités, graces, charges, pensions, brevets, gratifications, présens, mariages, & sans ménager la source du crédit, les Ministres qui se compromettoient, & des rivaux qui dépérissent d'envie, *Ténéfis* monta sur les débris de vingt fortunes, & défia les propos, les vaudevilles, les pamphlets, les satyres, passe-tems ordinaires de la vengeance irritée. Non-seulement elle bravoit ces cris impuissans, mais elle alloit porter le courage dans les âmes épouvantées d'une famille aussi peu

accoutumée aux revers qu'à la gloire,
& que six ans de félicité n'avoit pas habituée à son nouveau sort.

Quel est donc le genre d'esprit avec lequel *Ténéfis* opéra tant de prodiges? Celui qui n'épargne personne, qui fait taire les sots & conquiert les gens d'esprit, qui en impose aux ames timides & promet des conseils à ceux qui suivent de loin la même carrière, qui fait que l'audace vaut mieux que la prudence, ou que si la dernière finit c'est à l'autre à commencer. Un premier succès ouvre la lice, & dès qu'on y est entré, on écrase ses rivaux, ou on succombe.

Le plus sûr de tous les empires est incontestablement le caractère, & qui-conque se jure à soi-même de ne jamais rétrograder, vient à bout d'une Cour, d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume.

Ténéfis travailloit sous les yeux d'une femme dont le caractère est le côté brillant, & l'on aime toujours, dans

ses créatures, ce qu'on croit pouvoir leur offrir pour modele. On se croit le mobile de leurs actions, & tout ce qu'ils font nous paroît notre ouvrage. Ces idées n'échapperent pas à *Ténéfis*, & l'expérience se joignant à la spéculation, elle fit, dans six ans, ce que des Courtisans consommés ont laissé imparfait encore à la fin d'une grande carriere.

Peu de mois ont détruit ce brillant édifice; la révolution a dispersé les enfans de la faveur, un nom que la pourpre & les beaux arts avoient honorés a été prostitué cent fois dans la Capitale. On assure même que les montagnes de Suisse ne veulent plus le mettre à l'abri des vengeances nationales. Jamais décadence ne fut plus prompte, & le tems, qui efface tout, ne promet rien à une famille que le peuple a condamnée à expier les dissipations.

Quel est ce port où cet orage a
jeté *Ténéfis*? Nous l'ignorons, mais
quelque soit sa solitude, les remords
précipiteront sa vieillesse. Je me trompe.
L'intrigue n'est pas un penchant, c'est
un besoin pour qui lui a consacré son
existence ; & jusques dans l'avenir
le plus ténébreux, on voit briller des
lueurs d'espoir de ramener encore les
beaux jours de la prospérité.



B R I S É I S.

IL est donc vrai qu'on peut être aimable sans l'égalité d'humeur & cette complaisance que les hommes ne vantent tant que dans l'espoir d'en abuser. *Briseis* quitta les montagnes sauvages des Cartes pour venir à Sybaris, & trois mois après son séjour dans cette Ville, alors voluptueuse, on eût dit qu'elle n'avoit jamais connu d'autre ton & d'autres manieres. Une figure intéressante prévient, il est vrai, tous les esprits, & intéresse les cœurs; mais ce n'est point à elle seule qu'il faut faire honneur des succès de *Briseis*.

Son secret fut de se montrer telle qu'elle étoit. On aime tant les petites imperfections dans les autres, & il est si doux de pouvoir louer avec restriction; les gens parfaits sont insupportables, ce sont des êtres hors nature, ou du moins faut-il les comparer à ces figures colossales qui ont besoin d'être

posées à une certaine élévation pour
êtres vues avec plaisir.

Briseis étoit sûrement de cet avis, elle n'a eu de prétention ni à la vertu sévère, ni à l'économie outrée, ni à la simplicité enfantine, ni à la prudence inflexible; elle a donné de la grâce à ses défauts, à ses foiblesses : n'accordez jamais un instant de confiance à ces *après-souper*, ouvrage d'un Valer-de-Chambre mécontent, ou d'un Laquais qui savoit écrire; il est mal-adroit de prêter certains écarts aux femmes aimables. Elles sont un peu coquettes, passablement perfides; elles refusent mal une conquête, & ne permettent pas qu'on les néglige; mais leurs caprices & ce qu'elles prennent pour du sentiment, ne tombent jamais sur une classe d'hommes qui amuseroit leurs sens aux dépens de leur amour-propre.

Si *Briseis* avoir donné son cœur, elle auroit préféré l'âge raisonnable à l'indifférente jeunesse, la douceur & la politesse de l'ancien tems à la confiance présomptueuse que le nôtre a vu trop souvent récompensée. Il est des amans qui vous ab-

solvent du soupçon de sacrifier au plaisir ; & qui vous refont une réputation , au lieu d'ajouter à sa ruine ; d'ailleurs , en croirons-nous toujours les apparences ? Prenons-nous la familiarité pour les jeux de l'amour & des liaisons que cimentent des confidences nécessaires pour des passions décidées ?

Presque toutes les femmes sont excusables. La Nature a mis leur grace dans leur organisation. Si cela est vrai , pour les femmes en général , combien d'avantage pour celles que les destins ont associée à des hommes que les infirmités humaines ont condamnés à une éternelle solitude & à une végétation stérile ? Les familles des grands se croient nécessaires au monde , & luttent , jusqu'au dernier moment , contre des malheurs qui ont conspirés contre leur postérité. La femme , étrangère à cet orgueil , en est la première victime ; telle fut *Briseïs* , qu'un hymen mécanique a tourmenté sans la rendre mere.

L'Amour doit des dédommagemens

à qui remplit de si tristes devoirs; on assure qu'il n'a rien à se reprocher, & que, dans cette occasion, il s'est très-bien montré.

Briseis a mis beaucoup de philosophie dans sa conduite. On lui a prêté des goûts mieux excusés chez le peuple Hébreux que dans nos mœurs, elle a plaint les organes de la calomnie sans rien changer à sa marche philosophique. On lui a donné plus d'un amant, elle a souri des propos de l'envie & a continué le système paisible de ses plaisirs. Loin de récriminer, elle a vu avec indulgence tout ce qui l'environnoit.

Rien n'est plus rare que de trouver des êtres qui sachent se rendre heureux; il faut un certain courage pour vivre selon ses goûts. On craint les hommes qu'on n'estime pas, & l'on ne peut s'affranchir du besoin de réunir les suffrages. *Briseis* n'a pas été l'esclave de ces idées, qu'on ne doit pas tout-à-fait appeller des préjugés, & dont on ne peut pas aussi se faire des principes invariables.

Grand sujet de consolation pour les femmes ! Aux deux tiers de leur carrière,

tout est égal, tout est oublié. Les nombreuses conquêtes sont une espèce de titre à l'estime. Un certain je ne sais quoi nous attire auprès de celle qui a beaucoup plu, & celle qui a le bon esprit de remplacer l'âge des erreurs par les ressources de la raison est infiniment plus recherchée que celle qui a vieilli avec sa sagesse. Je suis l'Observateur & non l'Apôtre de cette manière de juger, je ne dis pas que cela est bien, mais que cela est ainsi.

Quelque soit le système de conduite adopté, la base doit être la bienfaisance, & mieux encore, un mot que l'Académie devrait bien ressusciter, *la bontivété*, c'est la vertu de tous les âges, de tous les sexes, de tous les momens, de tous les pays. *Briſeis* est doublement digne de louange de s'y être consacrée, car ce n'est point un don de famille. Ce n'est pas la qualité la plus rare à Paris; mais elle est altérée par tant d'influences étrangères, qu'on ne la distingue pas toujours de la foiblesse ou de l'impuissance.

HERMINIE.

HERMINIE.

HERMINIE, trop fiere pour être intrigante, trop ambitieuse pour ne sacrifier qu'à la vertu, crut la remplacer par les dehors. Digne dans son maintien, fêvere dans ses propos, mesurée dans ses démarches, allant peu, se laissant voir rarement, & tenant toujours à une grande distance, même ceux qu'elle laissoit approcher, elle en imposa au vulgaire : le vulgaire est de toutes les classes.

Herminie illustra ses foiblesses, non par ses choix, mais parce que les objets de ses passions ne prirent sur elle qu'un empire équivoque. Elle aima sans passion; la figure de l'un l'entraîna; l'esprit du second la séduisit; & le troisième dut à la complaisance les mêmes faveurs. Mais aucun n'eût triomphé, si,

H

pour premier hommage , il n'avoit mis à ses pieds son crédit & ses volontés.

Sous cette apparence combinée, l'observateur voit une femme insensible qui cède par calcul, dont la jouissance froide est l'aliment offert à sa vanité. L'amour fert-il sa vengeance ? de ce moment, c'est un dieu pour elle. Il s'empare de son ame, non pour y répandre ses tendres sentimens, compensation de tous les maux de l'humaine espèce, mais pour lui promettre l'humiliation de ses ennemies, & peut-être leur malheur.

Herminie descend aux femmes, & leur fait espérer son suffrage, si le ton épuré, la parure noble, l'esprit cultivé, la décence du langage sont les premières qualités qu'elles mettent en avant, si sur-tout elles ont l'air d'oublier une figure dont on permet l'usage dans un boudoir, & non dans un cercle, où il est indiscret d'occuper tous les regards.

Il est plusieurs sortes d'intrigues ; celle qui affiche les projets, qui solli-

cite jusqu'à l'importunité , qui circon-
vient l'homme en place , qui le poursuit
avec des louanges , est bientôt démas-
quée ; & avec quelque habileté qu'on
mette en jeu ces moyens vulgaires , dès
qu'on peut suivre vos traces , vous ren-
trez dans la classe ordinaire des hommes
actifs. Mais l'intrigue , toujours éloi-
gnée du théâtre où elle agit , toujours
calme au sein des orages , dédaignant
les petits succès , pour ne se reposer
qu'au dernier période de la fortune , ca-
chant son esprit , pour n'opérer que par
celui des autres , commandant aux pas-
sions de ses amis , & tirant parti même
de la haine ; telle est l'intrigue qui réussit ,
telle est celle d'Herminie.

Herminie a le même degré de liaison
avec une folle & un sage. Rien ne lui
est inutile , sur-tout ceux qu'elle mé-
prise. Ses amis sont une espèce de tré-
sor qu'elle conserve dans toute sa pu-
reté ; mais ses connoissances sont des

agens qu'elle fait mouvoir avec d'autant plus d'art, qu'elle leur persuade ce qu'ils osent croire à peine. Une femme imagine pouvoir disposer de tout; une femme haute croit faire honneur à ceux qu'elle préfère; une femme de la maison d'Herminie compte ses regards pour des grâces, ses paroles pour des services, & sa familiarité pour un bienfait. On sollicitoit une reine de Sardaigne pour une dame peu fortunée. *Que lui manque-t-il?* répondit la reine, *elle me voit tous les jours.* Herminie auroit dit: Elle me voit souvent.

Point d'imagination chez Herminie, peu de vivacité, jamais de faillies, une conception assez lente; mais de la noblesse dans le ton, de la facilité dans le langage, de la justesse dans les idées, & toujours l'air de la combinaison. A ses yeux l'abandon est imprudence, la gaiété compromet, la douceur mène à la familiarité, la confiance donne des gages,

& il est infiniment plus aisé de vivre avec les hommes d'un certain rang, que de les estimer.

L'orgueil d'Herminie date de son indifférence pour les rois; cette indifférence date de l'indiscrétion de ces augustes & froids personnages : la crainte de l'indiscrétion naquit de confidences reçues ; ainsi, remontant à la source de cette fameuse vertu, on voit que si l'on est rempli d'amour-propre, la fierté vaut mieux que la pudeur.

Qui me croiroit, si je disois qu'Herminie a le langage de la prodigalité & l'usage de la parcimonie, de l'égalité dans l'humeur & dans la physionomie, les éclats du caprice, l'air d'avoir un système, & la réalité de l'inconséquence ? Mais le tout est si bien enveloppé, l'habitude de se contraindre a si bien mis ses mouvemens à l'unisson, que l'expérience la plus consommée démêle avec peine ces nuances imperceptibles. Une femme d'esprit qui veut briller, excite

des louanges ; leur son enchanteur lui fait oublier dans un moment ce qu'elle réussit long-temps à cacher. La femme habile ne songe jamais à paroître , & redoute des succès qui pourroient hasarder une partie de son secret.

Une femme à talens cherche à recueillir le fruit de ses soins , & dans des éloges répétés l'encouragement de ses travaux. Une femme de cour ne met au rang des talens que celui de réaliser ses vues ambitieuses , & d'amener la fortune à ses pieds.

Jusqu'à la révolution , Herminie détestoit la cour ; mais du moment que le peuple a voulu franchir l'intervalle qui le séparoit de ceux qui s'étoient faits grands , elle a vu avec horreur le peuple secouant les fers de l'esclavage. Alors les disputes sans raison , les fureurs sans frein , les haines sans objets ont fait de ces soirées aristocratiques , les passe-temps les plus ridicules & les plus dangereux ; mais un exil volontaire a terminé

ces petits conciliabules , où l'on juroit la haine aux démagogues sur le tombeau de la liberté.

Ce qu'on reproche à Herminie , c'est de n'avoir fait qu'un genre d'heureux. Les hommes oublient les égaremens du cœur , mais non le défaut de bienfaisance. Tout le monde fait aimer ; mais tout le monde ne fait pas servir. Herminie a eu le crédit le plus stérile ; & c'est ce que les hommes n'oublient pas , lorsqu'ils mettent les grands à leur place.

Quand une femme , aux charmes séduisans de la jeunesse , joint l'éclat de la beauté , on se reprocheroit de lui trouver des imperfections. Tout aveugle dans ce moment enchanteur. Lorsqu'une femme est parvenue à ce point d'où la beauté va toujours en diminuant , on lui rend hommage ; mais l'on se permet d'examiner l'usage qu'elle en a fait. Lorsqu'une femme a perdu cet empire si puissant sur tous les humains , on la juge

avec une impartialité sévère ; & le souvenir de ce qu'elle a été ne rend pas indulgent pour ce qu'elle est. Herminie repousse l'image du passé, ou plutôt il n'existe pas encore pour elle ; & , croyant la beauté stationnaire , elle imagine que ses traits se sont seulement perfectionnés , & que l'expérience , née de l'esprit & de la raison , remplace de reste ce moment passager , que les hommes nomment fraîcheur , & que les femmes , à vingt-cinq ans , rayent de leur dictionnaire.

Herminie connoît la valeur intrinsèque de tout individu jeté dans les affaires des rois. Elle les juge sans indulgence , mais avec vérité. Son tact est parfait ; nulle réputation ne lui en impose ; & le ministre qui croit éblouir par une façon d'habitude , & celui qui se sauve par un silence prudent , & l'orateur qui salarie une plume officieuse , & celui qui s'abandonne aux impulsions étrangères ; rien ne lui échappe , & sa balance est toujours juste.

Peut-être connoît-elle aussi parfaitement les femmes; mais elle les aime si peu, qu'elle prend rarement la peine de les examiner. Si leurs rapports, si leurs liaisons, leur position sociale fournit quelques ressources aux spéculations d'une âme que l'ambition ne laisse jamais, alors Herminie s'en occupe. Font-elles de leurs charmes des instrumens de conquêtes? leur tête est-elle aussi froide que leur cœur, lorsque leurs sens les égarent? elles deviennent à ses yeux des sujets utiles qu'on peut essayer avec succès.

Les grands traits auxquels on reconnoît toujours Herminie, sont la hauteur, qu'elle appelle dignité; la dissimulation profonde, qu'elle donne pour du sang froid; l'ambition démesurée, qu'elle prend pour les droits de son rang; le bonheur de haïr, qui compense à ses yeux les disgrâces de sa maison Ses talens sont une éloquence étudiée, mais acquise à un tel degré,

que l'homme le plus difficile la respecte ; le secret de maintenir sa considération , malgré le triple échec qu'elle a reçu depuis dix ans ; la fidélité à ses pactes (car ce seroit profaner le saint nom d'amitié que de le donner aux liaisons des gens de cour) , la fidélité , dis-je , a été exactement tenue , & les calculs d'un bon esprit ont acquitté ce qui donne le sentiment dans d'autres classes de la société. Il y a de l'habileté à s'élever au point que les orages des cours grondent toujours sous vos pieds , comme les montagnes dont le sommet ne se laisse jamais atteindre par les nuages chargés des vapeurs de la terre. Herminie a fait aux ministres l'honneur d'avoir besoin d'eux , mais jamais n'en a dépendu ; & souvent ils ont mis de l'orgueil à associer leur destinée à son ambition.

Herminie s'est toujours placée au dessus des fêtes , des dédicaces , du parfum des vers , comme si ces sortes

d'hommages rapprochoient trop la divinité du sacrificateur, ou bien par une indifférence pour les lettres, qui prend sa source dans une ame de glace. Comment le concilier avec cette éloquence, dira-t-on, dont j'ai fait tout à l'heure un éloge si complet? C'est que l'ame s'épuise dans les beaux discours; « ce sont de ces branches gourmandes » qui dessèchent le tronc & appauvrissent les racines; un habile jardinier les re- » tranche; on peut, à force d'engrais, » de fumier, de ferres chaudes, avoir » une récolte brillante; mais cette fé- » condité qui étonne, s'épuise par l'abus » de ses forces. La langueur & la stérilité » s'ensuivent ».

CLEONICE.

BEAUCOUP d'esprit, beaucoup de causticité, de la raison à un degré très-honnête, plus sensible qu'elle ne le paroît; mais gâtant cette sensibilité par une disposition à la vengeance, qui étouffe le penchant à aimer.

Je me presse de dire tout le bien de Cléonice, parce que je ne réponds pas d'écrire toujours de sang froid. Elle a du caractère; & la tenacité qu'elle met à suivre ce qu'elle entreprend, à réaliser ce qu'elle espère, équivaut à un grand talent.

On peut bien ne pas s'attacher à son char politique; mais il est dangereux de le quitter. Ce n'est point en vain qu'elle vous a confié ses secrets, pour payer cher le plaisir d'en abuser. Elle conserve vingt ans la haine dans toute sa fraîcheur.

Cléonice juge avec autant de févérité que de justesse, les hommes, les ouvrages d'esprit, les choses, les opérations, les gens en place ; l'amitié même ne l'aveugle pas : mais les taches qu'elle aperçoit ne la font point reculer ; elle compose avec les imperfections.

Cléonice amuse, parce que sa mémoire, son imagination, & son esprit se réunissent toujours tous les trois dans une conversation. Si la contradiction s'en mêle, elle devient sublime, surtout s'il s'agit de peindre la cour, si féconde en traits uniques, pour qui fait observer.

Cléonice aime les femmes avec une tendresse qui ne peut & ne doit pas s'exprimer.

Cléonice déteste les femmes avec une cordialité qui échappera aux pinceaux les plus exercés, si on ne la suit pas dans sa marche secrète & dans ses conversations, où la malignité perce sans

trop se mettre à découvert ; car les *bons méchans* ne sont pas étourdis.

Cléonice a porté le goût de la musique , des fêtes , des concerts , des livres , des plaisirs de l'esprit , à un point qui ne peut se concilier qu'avec des sensations épurées & accoutumées aux jouissances délicates. Les ans l'ont détrompée. Cette estimable ivresse & les circonstances ont amené la politique. Cléonice a déraisonné , comme nous faisons tous à peu près depuis six mois. C'étoit un être puissant , qu'une femme d'un esprit ambitieux , subtil , entreprenant ; d'un de ces noms qui donnent entrée par-tout ; d'un de ces caractères que les difficultés ne découragent jamais , que les ministres rebutent sans les dégoûter ; d'une de ces fortunes point assez vastes pour appaiser les désirs , assez étendue pour tenter avec succès de l'étendre.

Cléonice possède un de ces sortes d'esprits rares. Parle-t-elle sentiment ?

vous jureriez qu'elle a un cœur ; vous promet-elle de servir ? vous vous croyez déjà engagé par les saints nœuds de la reconnoissance ; vous offre-t-elle son crédit ? vous ne voyez plus en elle qu'une protectrice zélée , ou une amie généreuse. Tout cela n'est pourtant que sur ses lèvres ; mais l'habitude de mentir est si bien perfectionnée , qu'elle-même oublie que c'est un rôle qu'elle répète , & non une sensation qu'elle développe.

On ne place point parmi les crimes de lèse-société la malignité des propos. Quelle différence cependant de voler une modique somme superflue , ou d'empoisonner l'existence d'un homme ? On se fait gloire de l'art de tromper ; cela s'appelle *finesse , prévoyance , sang froid* . Malheur à qui mérite ces louanges perfides , & qui les met au rang de ses jouissances !

Tous les sentimens sont poussés à l'extrême dans Cléonice ; elle hait comme elle aime , & elle aime avec fureur.

Il n'est pas rare de trouver des femmes qui s'applaudissent de cette double faculté. Ont-elles bien réfléchi que si aimer est un bonheur, haïr est un tourment, & qu'on ne peut pas faire aller de pair deux sensations si contraires? On se fait illusion sur ce qu'on éprouve; on croit se venger en haïssant; & c'est dans la vengeance, qui porte avec elle une espèce de courage, qu'on se complaît; mais la haine est un sentiment triste, pénible, & toujours à côté du remords. On hait ceux qui sont méchans, & on commence par les imiter en partie, si on se livre à cette désolante passion. Ne vous vantez donc plus, Cléonice, de savoir haïr comme vous savez aimer, & croyez que de tous les excès, le seul pardonnable est celui de l'indulgence.

On a reproché à Cléonice d'être aristocrate, c'est - à - dire, de persévérer dans les idées dans lesquelles elle est née, & avec lesquelles elle a vécu. Peu
de

de gens savent le sens de ce mot aristocratie. Comment ceux qui emploient tant d'efforts pour monter peuvent-ils trouver extraordinaire qu'il en coûte aux autres de descendre ? Comment peuvent-ils exiger qu'on aime une place qu'ils quittent ? Cléonice avoit projeté une armée de femmes, & se flattoit de trouver deux cent mille amazones en France. Cléonice avoit peut-être raison ; ceux qui demandent l'égalité les armes à la main, ne sont pas loin de s'emparer de l'autorité.

Ce n'est pas la cour qu'on aimoit ; mais on désiroit être admise à cette distribution journalière de dignités, de places, d'inféodations, concessions, gratifications, pensions, dons, brevets, & généralement enfin de cette monnoie dont on payoit les soupleffes, les services complaisans, les importunités opiniâtres, & tout ce que les courtisans emploient pour atteindre leur but.

Cléonice ne vouloit pas avoir mérité

infructueusement d'être admise à ce partage; & comme elle entend l'art de solliciter, encore mieux que celui de plaire, elle a passé ses dix dernières années à violer le cabinet des ministres.

POLIXÈNE.

IL est des êtres qui abhorrent l'obscurité, qui craignent tout ce qui humilie, & qui, en dépit du fort, se créent une existence. Polixène en reçut une de cette trempe.

Née avec une figure plus spirituelle qu'agréable, & d'une famille inconnue, c'est par des talens qu'elle voulut fixer les regards; &, comme Amphion, elle vit des hommes se ranger autour de sa harpe.

Un esprit, alors plus docile, mais déjà fort caustique, reprenoit en sous-œuvre ceux que la musique avoit fatigués ou laissé sans enthousiasme, ou achevoit des conquêtes que l'art avoit ébauchées.

Si tous les deux échouoient, le cœur s'en mêloit, & il s'exprimoit comme s'il eût senti. La nature donne d'ailleurs des organes officieux, qui parlent son

langage , & , au besoin , remplacent les grandes facultés de l'ame.

Comme femme, Polixène a une teinte de pédanterie qui lui enlève un des premiers charmes de son sexe , l'abandon. Une femme en effet est précieuse , parce que sa sévérité est toujours à côté d'une complaisance , parce que ses vertus touchent presque à la foiblesse , puisque le milieu , qui est la douceur , n'est qu'une foiblesse commencée. Polixène abjura ces ressources , & revêtit un caractère d'austérité , qui souleva les prudens , en imposa aux fots , amusa les connoisseurs , & surprit ceux qui n'ont pas le temps d'examiner. Comme écrivain , Polixène a une mesure qu'elle ne peut outrepasser. Ses vues ne sont pas larges ; ses conceptions ne sont pas fortes ; ses efforts pour s'élever ne la portent qu'à une certaine hauteur. La monotonie de la médiocrité est insupportable dans les longs ouvrages. Mille comédies , comme celles de Polixène ne donne-

roient pas une bonne scène. Ses préceptes se répètent ; elle n'est au dessus d'elle-même que lorsqu'elle se loue elle-même , ou lorsqu'elle dit du mal d'autrui. Sa critique est juste, piquante , amère & bien exprimée : alors son imagination se féconde , & on la lit avec plaisir. Quand elle se loue , c'est en révélant une à une ses qualités , avec lesquelles il faut insensiblement familiariser l'envie.

Cette furie, qui honore tant ses victimes , n'a pas épargné Polixène , si toutefois c'est à l'envie qu'il faut attribuer la distribution de quelques ridicules sur l'acceptation d'un emploi très-bien rempli. Du temps qu'on plaisantoit sur Polixène, c'étoit, s'il m'en souvient, en 1782, il n'y avoit ni malice ni acharnement , mais de la gaîté épigrammatique , telle que les françois la prodiguoient avant que certains ouvrages les eussent initiés aux mystères du gouvernement.

Ne soyons pas surpris si tant de gens accusent l'envie. C'est une manière de se supposer des talens, que d'annoncer que l'on excite dans autrui ce sentiment pénible. Cela est si incroyablement ridicule, que prouver à quelqu'un qu'il ne peut pas exciter l'envie, c'est faire une satire amère. Il y a certainement une sorte de mérite à composer certains ouvrages, à raconter des histoires, à dialoguer la morale, à esquisser quelques tableaux de mœurs ; mais cela ne peut exciter l'envie que de ceux qu'on n'enviera jamais.

Pourquoi faire des livres ? C'est notre inconcevable manie. Sommes-nous parvenus à quelques postes distingués, c'est peu de nos contemporains, nous nous emparons de nos neveux, & nous prétendons gouverner l'avenir comme nous commandons au présent.

Les élèves de Polixène ont mieux réussi que ses ouvrages ; ceux-ci seront bientôt oubliés ; les autres promettent

de vivre dans l'histoire ; ils la récompenseront dans la postérité. Ses ouvrages oubliés ! oui , parce que c'est le sort de tout livre qui n'est pas inspiré par le génie. « Il règne dans ceux de Polixène une pédanterie de morale qui affomme ; toujours une envie marquée de faire des cadres ; toujours le précepte , jamais la séduction. On croit entendre un homme de collège , qui a beaucoup d'esprit , mais qui n'a aucune dignité , aucune idée de cette fleur d'imagination , de ces grâces naïves , de cette philosophie aimable qui fait le grand mérite de tout genre d'écrire ».

Polixène a le talent de bien critiquer. Outre de la sagacité dans sa manière de voir , elle a une précision dans ses remarques , qui éclaircit tout de suite la question. Toute censure admet presque toujours deux opinions. Il faut beaucoup de force pour détrôner celle qui

règne , beaucoup d'artifice pour enlever les admirateurs , sans leur faire apercevoir qu'ils passent d'une erreur, qui étoit leur ouvrage , à une meilleure manière de voir , qui est l'ouvrage du censeur. C'est un secret que Polixène a trouvé , & dont elle a fait usage avec succès dans plusieurs de ses ouvrages. J'en excepterai la Théologie. Elle parloit alors un langage étranger , & hasardoit bien gratuitement sa réputation. Un bon bourgeois, un de ceux de Molière , écrivoit à sa fille :

Change donc , ma fille ,

Ta plume en aiguille ;

Brûle ton papier ;

Il faut te résoudre

A filer , à coudre ,

C'est-là ton métier.

La leçon seroit trop sévère , si on l'appliquoit à tous les genres ; mais elle

est parfaitement juste, si l'on s'en tient aux matières de religion.

Un individu qui n'est pas au timon des affaires, ne peut jamais faire beaucoup de mal à beaucoup de personnes. S'adonnât-on au passe-temps de nuire, il ne peut jamais s'exercer que sur le petit nombre. D'où vient donc que certaines personnes ont tant d'ennemis ? Le succès irrite la multitude, & l'on ne veut louer que les malheureux, ou pardonner seulement la fortune à ceux qui l'ont trouvée établie, dès leur berceau, dans leurs foyers. Il est vrai aussi que ce qu'on appelle des ennemis est une plaisante espèce de gens. Ils disent du mal, mais sans effet. Pour que du mal en produise, il faut avoir de l'influence; pour avoir de l'influence, il faut être connu homme d'un jugement sain & d'un esprit éclairé; pour s'être acquis cette réputation, il faut ce que n'ont point ceux qui disent du mal. Les seuls ennemis, les vrais ennemis des gens

de lettres , ou des hommes à préten-
 tion , sont ceux qui n'en parlent point ,
 puisqu'ils détruisent leur chimère , *faire
 du bruit.*

ASTASIE.

ASTASIE n'a point un esprit transcendant, point de faillies, point de ces conceptions heureuses qui supposent un rare présent de la nature.

Astasie ne lit pas; éducation négligée, & jamais de connoissances élémentaires qui nous initient au langage des bons auteurs,

Astasie ne s'est jamais acquis ces talens agréables qu'on donne pour des goûts dominans, & qui se sont emparés de tout notre loisir.

Astasie ne réfléchit guère, ne donne ni ne reçoit de conseils, ne s'occupe ni de la renommée ni du passé.

Et cependant Astasie plaît, & ne laisse rien délirer de tous ces avantages. Pourquoi? C'est qu'elle a cette gaîté naturelle, préférable à tout quand elle

vient immédiatement de l'ame; cette gaîté qui se communique aux autres.

Astasie s'est reposée sur l'amour, du fort de son bonheur. Si ce dieu l'a trop tourmentée, elle s'est délassée de la constance dans des caprices aimables. Dégoutée bientôt de l'inconstance, elle est revenue au sentiment; & passant ainsi par toutes les situations, elle a exercé son ame au plaisir, & essayé toutes les voies qui y conduisent.

Astasie avoit été immolée à l'ambition d'un homme d'esprit, qui vouloit trouver dans sa femme la fraîcheur de quinze ans & la raison de vingt-cinq. Il vouloit faire des jaloux, & rester seul heureux; il vouloit enfin que l'espoir de plaire un peu suffit aux conquérans. N'est-ce pas trop prétendre?

La galanterie, poussée à de certaines rechûtes, ne peut guère être excusée, & il ne faut plus aspirer à la réputation, après certains naufrages; mais il reste encore bien des ressources à une femme

facile. On lui tient compte de tout ce qu'elle ne se permet pas ; on dit qu'elle n'obéit plus qu'à son cœur. Il y a la sagesse des femmes galantes, comme celle des femmes vertueuses. L'une consiste à tout refuser ; l'autre à ne rejeter que les offres où le cœur n'est pour rien.

Astasie avoit de la grace dans le regard , dans le souris, dans le maintien ; un grand usage, qui suppose des nuances si fines , qu'aux yeux de bien des gens il passe pour de l'esprit ; de la générosité , que l'on prend aisément pour l'ensemble de beaucoup de qualités ; une légèreté qui ne pèse sur rien , & que la plupart des observateurs croient inconciliable avec la méchanceté. On ne rendroit pas justice à Astasie , si l'on ne disoit pas qu'elle a su faire cet assemblage de demi-qualités recherchées dans la vie sociale. Telles sont la complaisance , l'urbanité, l'humeur égale , une générosité pratique dans les petits détails de la vie, la douceur : la source de

ces apparences de vertu sans doute n'est pas bien pure ; mais elles jettent du charme dans la vie ordinaire ; elles donnent des momens agréables ; & ces jouissances répétées font ce qu'on appelle le bonheur de la vie. On peut être sans caractère , & très-aimable. Ce n'est pas même un paradoxe de dire que ce qu'on appelle *du caractère* , est plus utile qu'agréable. La nuance qui sépare le caractère , de la roideur , est fort difficile à marquer. Si j'étois même sûr qu'on voullût saisir ma pensée , je dirois que rarement la vertu embellit l'existence. Montesquieu a dit qu'il étoit amoureux de l'amitié ; mais il n'a pas dit qu'il l'étoit de la vertu.

Si mon Aftasie préféra l'amour à la première , & fut quelquefois infidèle à l'autre , c'est moins sa jeunesse imprudente qu'il en faut accuser , que son ambitieux époux. Il couvrit de fleurs les bords de l'abîme , & la promena dessus. L'inexpérience d'Aftasie se trouva au

milieu des spéculations coupables de la fureur de parvenir ; elle fut entraînée dans le tourbillon des mensonges , des noirceurs, des méchancetés de tout genre ; & cet époux négociateur couvrit ses yeux du bandeau de l'amour , qui l'égarait loin des sentiers tortueux de l'ambition & de l'intrigue.

Les femmes se trouvent souvent dans des positions qui commandent l'indulgence. Un enfant qui seroit confié à un homme qui seroit de la faveur un monopole , du jeu une ressource odieuse , puisqu'il le dépouilleroit de la seule chose qui le fait excuser , la passion ; de la beauté le prix de ses spéculations , qui corromproit son cœur , & pareroit sa figure pour un autre ; une jeune personne , dis-je , n'est-elle pas alors plus à plaindre qu'à blâmer ?

Ensuite la coquetterie s'en mêle ; on aime pour son propre compte ; on cesse d'estimer celui à qui l'on doit des égards ; le désir de plaire jette dans des

complaissances ; les complaisances tiennent de près aux foiblesses ; les foiblesses répétées constituent la femme galante : la galanterie est le besoin du plaisir ; & quand le plaisir est devenu nécessaire , on tombe dans les égaremens.

F U L V I A.

F U L V I A s'étoit arrangée pour réaliser à peu près toutes les jouissances de ce monde. Un grand fonds de gaîté avoit été au delà du terme ordinaire; non cette gaîté pétulante qui lasse ceux qu'elle amuse, & attriste les autres; mais cet enjouement qui naît d'une position agréable & d'un esprit bien fait.

Les talens sont une ressource, lorsque, dans la société, ils ne remplissent que des momens de vuide; c'est un supplément délicieux à la conversation; c'est une façon de suspendre la méditation & de prévenir la satiété. Tel est l'usage qu'en faisoit Fulvia. On auroit juré qu'elle les avoit reçus tout perfectionnés des mains de la nature, sans avoir la peine de les acquérir.

Son jugement étoit sûr, parce que son tact étoit extrêmement fin. Habitée à vivre avec un homme d'un goût exquis, à entendre des ouvrages rares, à écouter un censeur austère, mais équitable, sa première sensation ne l'égaroit presque jamais, & l'amitié, qui cause ordinairement de si pardonnables erreurs, n'influoit point sur son suffrage.

Fulvia a vécu trente ans avec l'homme le plus aimable & le plus difficile, le plus gai & le plus humoriste, le plus amène & le plus violent, le plus indulgent & le plus inégal; elle a obtenu la confiance la plus entière, & essuyé les disgraces les plus injustes. Au milieu de toutes ces contradictions, elle a su se rendre nécessaire, & se faire pardonner ses torts; car Fulvia n'étoit pas d'une perfection désespérante.

Le grand homme auprès de qui elle passoit ses jours, ou plutôt à qui elle les avoit consacrés, devenoit quel-

quefois un enfant ; mais un enfant irascible, boudeur. Elle connoissoit ces maladies passagères de l'esprit, & se conduisoit de façon qu'elle cachoit ses propres défauts à celui qui l'en eût volontiers rendue la victime.

Mes mémoires ne me disent pas comment Fulvia traita l'amour ; mais j'imagine qu'elle ne le rebuta point, & que lui, de son côté, ne prétendit point la mettre au rang de ses martyrs. Il y a une manière de mettre ce dieu à la raison. A la vérité, il faut renoncer à cette ivresse de sentiment, le don le plus précieux de cet enfant du ciel ; on s'en console par la vivacité, toujours renaissante, d'un plaisir moins céleste, mais bien vif encore.

Fulvia possède à un haut degré cette noblesse de procédés qui répand de l'éclat sur toutes les actions de la vie. Il est inconcevable comment une qualité qui sert si bien l'amour-propre, est étrangère à tant de personnes. On en

tient cependant un grand compte à ceux qui la possèdent ; preuve qu'elle est moins commune que digne d'être citée.

Avec quel intérêt nous lirions les mémoires de Fulvia , si ses deux divinités favorites, la paresse & l'amour du plaisir, lui avoient permis de les écrire ! Si elle les eût écrits comme elle cause, la lecture en eût été piquante, parce qu'on y eût trouvé ce qui ne lasse jamais, le naturel & la vivacité ; elle nous eût fait connoître un homme qui nous a instruit soixante ans , qui nous a fourni la matière de cent volumes , & sur lequel nous ne sommes pas encore d'accord. Le résumé des conversations de Fulvia est que ce phénomène, qui nous a si long-temps occupé, étoit né pour gouverner les opinions en amusant les hommes , & remplissoit à lui seul un tel espace sur la terre, qu'elle étoit partagée entre ses disciples & ses détracteurs. Né pour instruire, pour faire

verser des larmes , pour conserver cette étincelle de gaîté que les François gardèrent long-temps , comme les vestales le feu sacré , mais qu'ils ont laissé éteindre depuis que les calculs économiques sont venus les troubler sans les enrichir , ou du moins les occuper sans gloire & sans utilité , pour détruire cette superstition qui désola la France pendant deux siècles , & faire régner cette liberté dans les opinions , qui a amené la liberté politique,

Beaucoup de gens ont blâmé Fulvia d'avoir quitté un nom qu'on auroit associé , plus d'une fois , à celui d'un homme immortel. Sans doute elle n'a pas gagné au change. Il est plus que difficile d'expliquer une liaison qui , dans aucun sens , ne pouvoit être un sacrifice. Le mariage est l'écueil de la raison humaine. Les lois , qui l'ont rendu indissoluble , ont tendu un piège cruel à l'humanité. On conçoit cependant que , parvenue à un âge marqué , on

redoute la solitude domestique ; c'est-à-dire , dans les momens qu'on ne peut donner au monde. Fulvia parvenoit , sans doute , à y suppléer par le choix de deux compagnes dont elle eût fait le bonheur. Mais un principe de sagesse parmi les femmes est de ne pas tenter de vivre avec d'autres. Il se fait une révolution dans le caractère d'une femme ; sa douceur s'altère , sa gaieté s'enfuit , ses ressources diminuent , son imagination se glace , l'indifférence arrive , l'aigreur s'en mêle , les épigrammes vont leur train , les propos secrets commencent ; un éclaircissement les suit ; les reproches se multiplient ; on se sépare ; un ami officieux réconcilie. Pour quelques jours , on se supporte ; les mêmes griefs reviennent ; la seconde rupture se fait avec plus d'éclat ; les ridicules se partagent , & les deux partis se réfugient dans la société des hommes , qui aiment ou qui adorent , du moins , qui pardonnent & qui gou-

vernent les affections qu'ils ont fait
naître.

Voilà ce que Fulvia fait beaucoup
mieux que nous , & ce qui vraisem-
blablement l'a jetée sous le joug de
l'hymen.

A X I A N E.

IL faut un certain mérite pour conserver long-temps une conquête que vingt rivales sont toujours prêtes à enlever. Ce mérite doit être plus réel encore, lorsqu'il n'est pas accompagné du prestige enchanteur de la figure. Ceux qui feroient honneur à l'habitude, de la constance, ne feroient que renforcer mon opinion; car le talent de se rendre nécessaire en suppose bien d'autres.

Axiane a cette gaîté qui ne naît pas de l'insouciance, mais qu'on peut définir un présent de la nature; c'est le don de voir les objets comme on les verra trois mois après le premier moment de leur existence. C'est un éloignement secret de croire au mal, aux méchans, aux ennemis; c'est une teinte

de frivolité qui écarte les grands efforts de l'ambition , penchant funeste qui ballote sans cesse l'ame , & la tient entre les craintes réelles & les espérances fugitives.

Il est des rôles si difficiles à jouer , que c'est déjà faire du bien que de ne pas faire de mal. Axiane n'irrite pas contre elle cette troupe mercenaire de salariés qui tiennent pour un vol ce que la faveur obtient ou accepte.

La calomnie , qui ne respecte rien , n'a pas dérogé à sa marche en faveur d'Axiane. Les lettres passionnées des femmes à d'autres femmes ne prouvent rien ; c'est un délire d'imagination qui se jette sur ce qu'il rencontre. La célèbre Christine écrivoit à la belle marquise de Ganges la lettre suivante.

« Si j'étois homme , je tomberoie à vos pieds , soumis & languissant d'amour ; j'y passerois les jours , j'y passerois les nuits pour contempler vos divins appas ; & pour vous offrir un cœur tendre ,

passionné, & fidèle. Puisque cela n'est pas, tenons-nous-en, incomparable marquise, à l'amitié la plus pure, la plus confiante, & la plus ferme; de mon côté, voilà tout ce que je peux : mais mes brûlans désirs ne sont point satisfaits. Vos beaux yeux, vous le savez, sont les auteurs innocens de tous mes maux; eux seuls peuvent, dans un instant, en réparer l'outrage, & faire mon bonheur en les adoucissant. Me refuseriez-vous, hélas ! un de vos regards gracieux ? Non, non ; aussi sensible que belle, vous écouterez avec complaisance les tendres plaintes de ma douleur profonde, & je passerai le reste de ma vie dans un doux enchantement ».

On parle beaucoup de cette folie, qui, sans doute, a dû avoir son tour dans un siècle corrompu & épuisé, mais qui ne durera pas, si elle existe, & qui existe moins qu'on ne se plaît à le répandre.

Axiane est femme, c'est-à-dire, qu'elle

en a les goûts , les foibleſſes , l'agrément , la grâce , la frivolité ; & comme ce caractère commence à devenir rare , comme l'on n'a plus guère que des femmes intrigantes , ou aristocrates , ou politiques , & qu'en recherchant leur société , on retrouve les mêmes entretiens , peut-être préfère-t-on où l'on peut aller se délasser , & suspendre les méditations continuelles qu'exigent aujourd'hui les clubs , les assemblées , les points de réunion de l'homme en société.

N'y auroit-il pas une espece d'orgueil à conserver le genre d'agréments propres à un sexe , sans emprunter le solide mérite auquel l'autre est condamné ? Pourquoi les femmes , si jalouses de commander , dit-on , ne devroient-elles pas leurs conquêtes à leurs charmes personnels ?

Je pardonne à mon héroïne d'établir une certaine proportion entre ses goûts & ses moyens. Elle aime à orner sa solitude , à parer sa personne , à

donner leurs aîses à ceux qui les recherchent. Tout est soigné chez elle ; c'est plutôt un temple où repose une divinité, qu'une retraite où vit une veuve consolée. Heureuse si ses goûts remplissoient son ame ! Trop puériles pour la satisfaire, elle les perd de vue pour le jeu qu'elle adore, qui la tue, que tout l'invite à abjurer, mais qui maîtrise son ame avec un despotisme contre lequel échouent même l'intérêt & la vanité.

Si les femmes viennent jamais à découvrir un certain secret, elles feront bientôt la conquête de notre sexe. La beauté nous séduit, l'esprit nous aiguillonne, la sensibilité nous entraîne, la douceur nous subjugué. C'est l'aimant qui attire toutes les ames ; c'est le charme qui agit sur tous les hommes. En effet, le conquérant qui veut se délasser de la gloire, l'ambitieux qui suspend ses actifs projets, l'homme de lettres qui s'arrache à ses méditations,

l'administrateur qui laisse reposer les destins du monde, oublie leurs tourmens & leurs fatigues auprès de la beauté qui sourit, excuse, pardonne, revient, oublie. L'indulgence est en général la vertu des mortels; elle doit entrer pour moitié dans l'existence des femmes; & les vertus masculines, les prétentions au caractère, l'immuabilité des principes, sont des qualités, sans doute, mais toujours aux dépens des graces & de l'amabilité. La foiblesse est la source de cent défauts, & l'indulgence la mère de cent vertus. C'est au bon esprit à bien marquer la ligne qui sépare ces deux sensations.

O L Y M P E.

O L Y M P E est parvenue à la considération par une route tout - à - fait plaisante. Elle ne se doutoit pas de la grandeur de ses destinées ; & , depuis que la sienne a changé , elle ne croit pas même au passé.

Le lendemain qu'elle eut épousé son premier époux , elle s'aperçut qu'elle étoit veuve. Libre de disposer d'elle-même , son cœur s'envola chez un homme aimable , malheureux dans les cours étrangères , heureux à la sienne , & dont la destinée a toujours été de se voir plus aimé au dehors qu'au dedans.

L'absence prépare ou décide l'infidélité. L'amant part pour le Nord. Deux rivaux se présentent ; tous deux timides , tous deux amoureux de bonne foi , tous deux offrant des sacrifices , tous deux

peu accoutumés aux refus. L'un , nour-
rison de la gloire , offroit son cœur &
sa fidélité ; l'autre , accoutumé à des
conquêtes plus douces , demandoit des
chaînes ; il fut préféré.

Olympe entraînoit son nouvel amant
dans les charmes d'une conversation
pleine d'intérêt ; les accens de sa voix
redisoient , avec l'expression de la mé-
lodie , ce que son cœur avoit laissé de-
viner ; les à propos de la scène étoient une
nouvelle maniere de s'entretenir d'une
passion naissante ; le plaisir résonnoit sur
les cordes de sa lyre ; & ce passage
continuel de la raison aimable au talent
enchanteur , & du prestige des talens
aux éclairs de la gâité , enchaînoit in-
sensiblement un être né dans cette classe,
où le plaisir est le premier des besoins ,
& la seule chose que lui ait refusé la
nature , avare au moins de ce don , pour
tenir la balance entre tous les humains.

L'idée d'un bonheur si pur pourroit
échapper & altérer la jouissance. Des

sermens mutuels doivent le consacrer ; l'amour lève les obstacles , & ce dieu fait un de ces prodiges , qui n'en est un cependant que dans les pays à préjugés. Olympe a perdu un esclave timide ; & celui-ci , au lieu d'une maîtresse capricieuse , a trouvé une compagne sensible à la gloire. Aux dons de la fortune , se joignent les hommages forcés de ces hommes dont le métier est de servir , & le bonheur dans un des regards de l'idole du jour.

Olympe redoubla de soins pour garder sa conquête ; elle chauffa le cothurne & le brodequin , protégea les arts , appela le bel-esprit , réunit les plaisirs ; mais ne fut pas écarter l'intrigue domestique , qui empoisonne tout , & trouble les innocentes perfidies que le don de séduire fait à l'amour heureux , qui procurent un amusement de plus , sans amener la rupture , & qui vous laissent les douceurs de la fidélité , sans l'ennui de porter les mêmes chaînes.

Convenons

Convenons cependant qu'Olympe fit du séjour de son amant le rendez-vous des arts aimables & des passions choisies ; mérite d'autant plus rare dans un siècle qui semble avoir renoncé aux plaisirs délicats , pour se livrer aux clubs politiques & aux cafés tumultueux.

Un médecin aveugle détruisit l'édifice du bonheur. Olympe est dans les larmes ; désertant ces lieux enchantés , elle vient se couvrir de crêpes dans une retraite profonde : du moins a-t-on tout préparé pour recueillir ses soupirs.

Le temps mit un terme aux douleurs les plus vives ; il fut secondé par l'idée d'avoir recouvré la liberté. Les jeux , les ris , exilés pour un moment , reprirent leur ancien empire. Olympe donna la main à l'amour. Triste & chancelante , elle eut le malheur d'aimer , ou plutôt d'afficher celui.... il est fugitif.

L'espoir de dominer , l'idée d'être entourée d'esclaves , étoient les vrais besoins de l'ame d'Olympe. L'amour

leur prêtoit son voile officieux. Combien de femmes livrent leur secret en faisant certains choix ! N'est-ce pas sacrifier à l'ambition, que de sourire aux vœux d'un sexagénaire, expiant les imprudences du jeune âge par des infirmités vengeresses de la décence méprisée ? N'est-ce pas sacrifier à la volupté, que de se permettre un jeune homme frais comme la rose, qui ne fait que rire & caresser ?

Olympe a ouvert sa maison à tous les goûts, au jeu qui maîtrise ses partisans, au plaisir qui s'arrange, à la gaieté qui masque les goûts peu délicats, à la dignité qui en impose à la calomnie, au tumulte qui a son coin d'utilité, en ce qu'il sert à cacher ce que l'on veut dérober aux yeux observateurs. Elle affecte une bonhomie à laquelle les fots ne manquent jamais de se prendre ; ils croient à la bonté de ceux qui se disent bons, comme à la sensibilité de ceux qui parlent sans cesse de leur cœur. Olympe

les connoît pour les avoir vus autrefois.
Depuis, elle apprit à en tirer parti.
Cela s'appelle sortir très-adroitement de
leur classe.

Olympe aime à être adorée. Excepté
le bel - esprit, les talens, l'usage du
monde, la figure, l'amabilité, le rang,
elle n'a nulle prétention. Qu'on ne se
donne pas pour dévote, pour politique,
pour femme savante, pour économe,
peu lui importe tout le reste.

ORPHOSIS.

ELLE a tout connu , tout essayé , tout aimé , & s'est dégoûtée de tout. Ayant peu à se louer des hommes , beaucoup à se plaindre des femmes , elle a cherché la retraite ; mais elle a fait de cette retraite l'asile des plaisirs. Elle y a introduit les hautes sciences , les rêveries , tous les amours , platonique , physique ; tous les arts , musique , peinture , hygiène ; la bonne chère , la médifance , la tracasserie ne sont point rebutées ; c'est enfin la retraite la moins sauvage qui existe.

Le théâtre change souvent ; la constance n'est pas un titre aux préférences : le bel-esprit n'en obtient pas davantage. On aime une médiocrité qui s'extasie tout naturellement. Ceux qui se lassent d'admirer , acquièrent bientôt une liberté complète ; & s'ils s'avisent de n'en pas

profiter, bientôt on leur en feroit connoître le charme.

Orphosis n'a jamais triomphé de trois défauts essentiels ; la timidité étouffe sa pensée, qui n'est pas trop prompte à se faire jour ; le dégoût lui fait abandonner sans égard ce qu'elle a pris sans examen. Soit indécision, soit foiblesse, elle n'est jamais sûre de sa volonté. Les flatteurs s'en emparent, & ce n'est que long-temps après qu'elle découvre n'avoir été que l'instrument des volontés étrangères.

Sur un point cependant elle est bien digne de remarque. Condamnée, par son rang, à être entourée de femmes, elle ne leur a jamais livré la moitié de son existence ; mais établissant dans son palais une espèce de république, chacun y vit pour soi, & ne porte dans la société qu'une légère partie de son temps & de ses affections. Ce sont plutôt des ressources pour le besoin, que des jouissances de chaque instant.

Orphosis s'est sur-tout attachée à rassembler des caractères opposés. L'une est bonne, douce, & d'une humeur égale, sans fadeur & sans complaisance servile. L'autre est décidée, tranchante, mais sans oublier ce que sa position lui ordonne d'écouter, de faire ou de supporter. Une troisième, bel-esprit, se jette à corps perdu dans tous les paradoxes ; & la dernière, spectatrice philosophe de tout ce qui se passe sous ses yeux, rit, sans humeur, de la pauvre espèce humaine.

Orphosis a déconcerté la destinée. Annoncée dans le monde comme un prodige, & condamnée, par son rang, à vivre dans le faste, on s'attendoit à un rôle brillant, soit que l'amour se chargeât d'embellir son histoire, soit que la vertu se chargeât d'en faire les frais. L'amour & la vertu ont en effet tous les deux fourni des épisodes intéressans.

Il est un défaut qu'on n'acquiert, non

plus qu'on ne s'en corrige ; la nature le donne & le conserve , la raison le désapprouve & l'augmente ; & ceux qui veulent en guérir , en font un ridicule , sans le diminuer. Ceci tient un peu du logogryphe ; mais dès que vous saurez que le mot de l'énigme est la timidité , alors peut-être la trouverez - vous assez juste. C'est donc cette timidité qui a eu une influence extraordinaire sur la vie d'Orphosis , qui l'a éloignée de la cour , qui l'a circonscrite dans un cercle plus étroit que choisi , qui a donné à ses parens trop d'empire sur elle ; mais aussi comme ce que nous appelons nos vertus tient intimement à nos défauts , cette timidité l'a préservée , à peu de chose près , de ces folies aimables qu'on nomme foibleesses , & qui changent de nom à mesure qu'elles sont répétées ; cela s'appelle d'abord sentiment , ensuite surprise faite au cœur , après imprudence. Ces trois sensations ne mènent pas à grand'chose ; mais bientôt arrivent les

coups de sympathie , les passions , les enforcellemens qui mènent aux sacrifices importans. L'ame se repose de ses grands mouvemens , sans jamais se déshabituer de la sensibilité. Dans ce nouvel état , on n'a plus que des dispositions , des penchans secrets , des goûts vifs. Les chagrins de l'inconstance épurent l'ame ; on invoque l'amitié , & l'on brûle à ses pieds le roman de l'amour. L'amour n'est pas la dupe de ce courroux passager , & fait bien qu'il n'a fait que changer de nom , ou pris une route différente , pour arriver au même but. Dans ces phrases à la Crébillon , Orphosis retrouvera des souvenirs agréables.

Les parens ne peuvent pas donner la beauté , la nature s'est réservé ce don , au dessus de tous les autres ; mais ils peuvent donner les talens qui doublent son prix. Rendons hommage à Orphosis. Les cordes de sa harpe retentissent dans toutes les ames ; ce n'est pas un son harmonieux qu'elles expriment , c'est un

sentiment qu'elles répètent. Son pinceau brillant donne la vie à ce qui n'est que régulier, & de la grace à ce qui n'est qu'agréable. Le goût, qui pare le talent & la beauté, est devenu chez elle un guide sûr, qui embellit tout ce qu'elle conçoit & fait exécuter.

Telle est Orphosis. Pourquoi de prétendus naturalistes l'ont-ils égarée dans les tristes secrets de Mesmer ? Pourquoi des novateurs crédules l'ont-ils conduite dans l'auditoire de Lawater ? Ce n'est point en Angleterre, ce n'est point en France que ces rêveries doivent s'accréditer ; & les baquets, les sociétés olympiques seront un jour la honte de ce siècle, auquel cependant ils ne survivront pas.

LEUCOTHÔÉ.

CHARMES de la figure, pourquoi disparoissez-vous? Charmes de l'esprit, pourquoi vous affoiblissez-vous? Du temps que les fées douoient les mortelles, celles-ci n'étoient pas mieux traitées que Leucothoé ne le fut. Figure imposante, taille noble & parfaite, éloquence irrésistible, graces du maintien, son de voix enchanteur, courage de l'ame, des sens voluptueux, elle a tout possédé. Elle fait être tout à la fois douce & caustique, fière & complaisante, amante & amie; elle conserva de son sexe ce qui le fait adorer, & prit du nôtre ce qui le fait rechercher; &, pour comble de biens à tant de dons précieux, elle joignit la sensibilité; non cette disposition à croire l'imagination d'un homme enflammée du feu du désir, mais

ce retour envers un sentiment éprouvé , qui se plaît à récompenser l'homme sincère qui se dévoue.

Leucothoé compta pour rien ce manège des sens, ces surprises faites à la raison, ces jeux de la nature, qui n'a guère qu'une façon de s'expliquer. Elle fit du plaisir le prix de la tendresse, & remercia souvent le destin de lui avoir donné ces appas qui récompensent le sentiment ; mais jamais elle ne convertit en spéculations, des foiblesses réfléchies, & le cœur toujours distribua ses faveurs.

Voulez-vous voir une femme toute nouvelle ? saisissez l'instant où Leucothoé, en belle humeur, fait ses portraits. D'un héros elle fait un nain ; d'un *beau*, une caricature ; d'un homme d'esprit, un sot qu'on plaint ; d'une prude, une catin qu'on aime sans l'estimer. Elle joue sur le mot, distribue le ridicule, & frappe toujours si juste, qu'il faut,

malgré foi, contribuer au sacrifice de celui qu'elle immole. Idée, expression, faillie, force, tout est à son choix; & l'habitude de n'épargner personne fait qu'on lui croit une espèce de justice dans ses sarcasmes.

Etoit-ce vous, Leucotohé, qui deviez vous prêter à ces jongleries mystiques, en faveur un moment, perdues aujourd'hui dans la masse des grands événements qui tour à tour nous étonnent, nous consolent, & nous affligent? Sans doute vous eussiez honoré cette secte, vous l'eussiez relevée du moins, si elle pouvoit l'être. Mais que faire entre la folie ou l'ignorance, la mauvaise foi ou la crédulité? Quand la Vallière courut aux carmélites, elle ne fit que donner le change à son cœur; mais les tristes rêveries des martinistes affoiblissent l'esprit, & ne disent rien à ce cœur.

Leucothoé est d'autant moins excusable, qu'elle n'avoit pas attendu, pour

orner sa raison, que le temps eût outragé
 ses graces. De bonne heure elle réunit le
 talent de penser au don de plaire. Sans con-
 voquer des bureaux d'esprit, sans faire de
 petits vers, sans hasarder de mauvaises
 pièces sous le voile toujours transpa-
 rent de l'anonyme, sans faire des vo-
 lumes de morale, qui peut être conte-
 nue dans douze pages, sans emboucher
 la trompette épique, sans charlatanisme,
 sans amans beaux-esprits, elle s'est fait
 une réputation qu'envient en secret
 nos modernes Saphos, & qu'elles ont
 raison d'envier, s'il est vrai, que l'usage
 habituel d'un esprit qui ne tarit jamais
 vaille mieux que l'emploi pédantesque
 de l'esprit des autres, art qui appartient à
 tout le monde.

On a dit de Leucothoée qu'elle n'a-
 voit jamais refusé la réputation d'une
 femme à sa haine, & un bel homme à
 ses desirs. D'où vient ce penchant ef-
 fréné à la vengeance? C'est qu'on est

parvenu à en faire une espece de vertu. Qui ne fait pas se venger , dit-on , ne fait pas aimer ; la vengeance est le plaisir des dieux ; & avec le secours de quelques lieux communs de tragédie , on érige en vertus héroïques, des passions furieuses.

Ces défauts que les hommes revendiquent , s'allioient , dans Leucothoé , à un goût bien différent ; elle cultiva les talens enchanteurs ; la harpe résonnoit sous ses doigts ; & cet instrument , qui devient une parure entre les bras de celle qui l'interroge , fut plus d'une fois l'interprète de l'amour & le délassement du vainqueur. Heureuse la femme qui ne s'en repose pas uniquement sur ses charmes , & qui fait que si la beauté commence les conquêtes , c'est le talent qui les achève & les conserve !

Si Leucothoéeût paru dans le monde à l'époque où tout se régénère ; si son ame de feu eût été agitée par les grands

événemens qui nous occupent , elle eût
doublé ses moyens ; mais vivant à une
époque , où la volupté donnoit ce que
nous espérons de la liberté, Leucothoé a
vécu pour l'amour.

ZAMOLLINA.

ZAMOLLINA, née d'une famille que l'amour, les graces, & la fortune traitèrent également bien, a conservé à sa maison ces trois divinités protectrices. Dans son printemps, son cœur lui donna un peu de peine à gouverner ; elle étoit disposée à expédier promptement une passion ; mais de petits malheurs amenèrent cette prudence que, pour l'intérêt même de ses plaisirs, il faut prendre pour tutrice.

Zamollina étoit précisément ce qu'on appelle une très-jolie femme. Un front ouvert & bien dessiné ; des yeux encore plus caressans que tendres ; le souris du bonheur & de la volupté ; des joues parsemées de roses, & ces agrémens que les anciens romanciers appeloient l'aile des graces ; des dents vraiment asiatiques ;
un

un teint éblouissant, une gorge enfin où la nature avoit prodigué ses richesses sans profusion. On croira que j'ai volé ce portrait à feu Dorat, on se trompera ; ce n'est qu'une réminiscence , & ma mémoire infidèle me laisse sûrement fort au dessous de l'original. A ces charmes impérieux joignez les charmes plus impérieux encore du caractère. Sa douceur calmoit tout ce qui l'approchoit ; & sa gaîté , quelquefois même un peu vive , prévenoit la monotonie qui naît de cette extrême douceur.

Ces qualités naïves de la jeunesse furent un peu gâtées par les astuces de l'amour. Ce dieu n'est jamais sans mystère , & la nécessité de se cacher coûte toujours quelque chose à la franchise : de là commence une nouvelle manière d'exister ; la finesse remplace l'étourderie ; les calculs succèdent à l'abandon ; un peu de défiance se mêle aux plus doux sentimens. La perfidie qu'on éprouve , ou du moins l'inconstance qu'on prend

pour telle , font connoître des passions malignes, telles que la colère & la vengeance. Ainsi s'altère la pureté de l'ame ; ainsi l'on commence à avoir besoin d'indulgence.

Zamollina se reposa quelquefois de son bonheur sur des hommes aimables ; l'un étoit ce qu'on appelle un homme de cour ; tous ses dehors attestoient l'intérêt le plus vif. Le désir de plaire, quand il est soutenu, est un hommage auquel on ne résiste point. Les soins délicats, sans être prodigués, cette foule de riens, interprètes d'un cœur qui a besoin de se trahir, l'art de deviner les désirs de la femme qu'on veut conquérir, sont des pièges tendus à la sagesse, presque toujours au profit de l'amour. L'homme enfin qui ne fatigue point par des déclarations, qui ne précipite pas le moment des récompenses, qui craint de perdre le peu dont il jouit, est un être si dangereux, que les résistances alors deviennent une chimère. La vertu abandonnée

se tait , & l'ivresse du plaisir & des sentimens s'empare de l'ame tout entière. Zamollina ne nous dira pas son secret ; mais vraisemblablement elle est de notre avis.

Il est une autre classe d'hommes qui embarrassent encore une femme décidée à une certaine sévérité. Je suppose, par exemple , qu'on joignît la fleur du bel-esprit au ton d'un courtisan , & l'activité de l'intrigue aux projets combinés d'une vaste ambition ; que connoissant les hommes distributeurs des graces , on les eût rendus faciles à les accorder , à force de les distraire ; & qu'ainsi , associant une femme à toutes ses spéculations , on fît éclore dans son ame les germes de dix passions à la fois , ce feroit une nouvelle manière de la subjuguier. Si , dans le choc des contrariétés inséparables d'une pareille entreprise , on proposoit l'amour comme un adoucissement aux contradictions & une manière de les supporter , quelle est la

femme qui se refuseroit à cette compensation , & qui ne s'estimeroit heureuse de soutenir son ami dans la carrière ? Zamollina se seroit dévouée généreusement, & eût remercié les Dieux d'avoir mis dans son cœur ce feu divin qui électrise les hommes & double leurs ressorts.

La fortune, qui se plaît à faire des prodiges, & à donner aux hommes des preuves éclatantes de son pouvoir, plaça l'époux de Zamollina dans un poste alors brillant ; il ne fut point ingrat , & montra à cette fille du sort qu'il savoit profiter de ses faveurs. Il ne se plongea pas tout entier dans les calculs de l'or ; toutes les jouissances eurent leur tour : il pourvut à tout, à l'illustration de sa maison, aux besoins de l'avenir, au bien-être de ses amis. Il eut grand soin de ne se laisser jamais importuner par les rêves de la gloire , par les travaux du ministère, par les plaintes de l'armée ; & marchant droit vers son but, il parvint à l'unique chose qui l'occupoit.

Zamollina, qui gaignoit à ce marché l'abondance & la liberté, jouit de l'une & de l'autre sans faste & sans excès ; mais la mort lui ayant enlevé un objet de ses affections, & la disgrâce ayant renversé l'époux, le chagrin la conduisit à la réflexion, la réflexion au néant des choses humaines, le vide des choses humaines à une autre source de consolation. Elle imagina que le ciel même venoit à son secours. L'examen des affaires divines la jeta dans plusieurs systèmes, tour à tour accrédités. La croyance aux esprits a le double appât de nourrir sans cesse la curiosité & l'espérance. On croit à chaque instant retrouver ce qu'on a perdu, ou connoître ce qu'on n'a jamais vu. D'ailleurs le commerce avec les célestes intelligences a quelque chose de plus piquant & de plus neuf que celui avec les directeurs de conscience & les dépositaires des foiblesses humaines.

Zamollina avoit un grand fonds d'a-

mabilité sans doute , puisqu'il a résisté aux pitoyables rêveries qui , dans le cours de cet ouvrage , ont déjà excité notre humeur.

Quand on observe la vie des femmes qui ont joué un rôle , on voit que le plaisir est un ingrédient essentiel à la composition du monde , & que sa plus belle moitié languiroit , sans les inspirations de l'amour. Sous plusieurs rapports , c'est un singulier coup-d'œil que celui de l'organisation de la société , dans les pays que l'on dit parvenus au plus haut degré de civilisation. Ce qu'il y a de plus intéressant , ce ne sont pas les effets , mais bien les causes ; & ce mouvement éternel qui produit les élévations & les chûtes , l'opulence & la misère , la renommée ou l'oubli humiliant , la faveur ou la disgrâce , est une source inépuisable de méditations. Il en est une de regrets , c'est lorsqu'on a donné une confiance précipitée à des

hommes qu'il faut désavouer, au moins par son indifférence. Ils vous forcent à paroître dans des scènes cruellement désagréables, & si désagréables, que je me reprocherois d'en retracer le souvenir.

FAUSTINA.

LES femmes , dans nos mœurs , ne peuvent guere se rendre célèbres que par la beauté ; les talens de l'esprit sont si voisins du ridicule , & l'on fait aujourd'hui si peu de cas de ce qui n'est qu'esprit , que la réputation qui en provient est toujours mêlée de quelques réflexions désagréables ; mais aussi la beauté & la disposition à en faire usage , entraînent tant de petits écarts & des chagrins si réels , que , tout bien examiné , elle est un présent vraiment funeste. Où nous conduira cet exorde , dit le spectateur impatient en parcourant cette galerie ? D'abord qu'est-ce que Faustina ? Une femme singulière sous bien des rapports. Elle possède l'art d'intéresser au même degré des hommes d'un goût , d'un état , d'un caractère tout à fait différens. Elle s'est occupée du bonheur d'un homme minutieux , sans

volontés à lui , parlant beaucoup , sans éloquence , ayant le tic de vouloir être toujours ce qu'il n'étoit pas. De ce combat soutenu contre la nature , résul-
toit mille ridicules que Faustina partageoit jusqu'à un certain point. Elle a également pris soin du bonheur d'un homme décidé , qui ne se payoit pas de soupirs , & vouloit savoir ce qu'il faisoit en aimant ; & d'un autre mis dans le monde à l'époque où les femmes gâtoient leurs amans , & qui commençoit par se faire adorer avant de se mettre en aucuns frais de sentiment. Enfin elle prêta son oreille , prompte à saisir les insinuations , aux propos séduisans d'un homme fait pour flatter la vanité , amuser l'esprit , tranquilliser la raison sur les suites d'un penchant , & intéresser assez le cœur pour justifier toute espece de sacrifices. Elle n'a point désespéré un prélat indiscret , dont l'ambition a été déçue , & qui lui promettoit de bonne foi de l'associer à son règne ministériel.

Des amis d'un caractère presque opposé ont trouvé dans Faustina plus ou moins de sensibilité, mais toujours des conseils adaptés à leur besoin, & cette sincérité précieuse qui absout les femmes des trois quarts de leurs autres défauts. Sans approuver les égaremens du cœur, c'est cependant de toutes les erreurs celle pour laquelle il est le plus aisé d'être indulgent : ce qu'on reproche à cet égard est presque toujours exagéré, & fût-il approchant du vrai, pourquoi juger avec tant de sévérité une faute dont la nature est complice ? Et d'ailleurs ne faut-il pas infiniment pardonner à celle qui a toujours vu deux êtres dans l'objet actuel de son penchant, l'amant & l'ami, & qui, en faisant un tort imaginaire au premier, a cru devoir des compensations réelles au second.

Lorsque le Clergé furieux, lorsque les Parlemens, ne respirant que la vengeance, lorsqu'un parti puissant conspira

contre la chute d'un mortel que Faustina chériffoit, elle ramassa toute la force de son caractère, tous les moyens de ses amis, toutes les ressources de son expérience, pour le sauver. Elle ne vécut, n'exista, ne se reposa, que lorsque tout fut désespéré. Les nuits entières étoient employées à tenir des conseils infructueux; & lorsqu'il eut succombé & qu'il fallut aller respirer loin de la cour, elle se trouva au poste de l'adversité. L'injustice de l'opinion ayant forcé le même homme à chercher à cinquante ans une autre patrie, elle vint consoler celui qu'elle n'avoit pu secourir.

La vie d'une femme sur le grand trottoir est un roman complet. Si nous faisons celui de Faustina, nous n'oublierions pas l'épisode avec Orphosis, qui d'abord passa de l'intérêt à l'engouement, & tout aussi subitement de l'engouement à l'indifférence. La haine qui suit cette amitié violente est bien au-

trement dangereuse, que celle qui naît d'une mutuelle antipathie.

Quand Faustina, à l'abri de toutes les peines, s'abandonne à cette gaité, don précieux, on voit une ame faite pour être franche, mais que la coquetterie & le besoin de tromper ont rendue fine jusqu'à la fausseté. Il est bien difficile de multiplier les heureux sans faire plus d'un personnage, & ces fréquentes métamorphoses ne se concilient point avec la candeur.

C'étoit un état que celui d'une jolie femme à Paris; il falloit être de tout & par-tout; la toilette, les spectacles, les soupers, le jeu, l'amour, le sommeil, les billets, les courses du matin partageoient tellement la journée, qu'il ne restoit pas une minute : on faisoit tout en courant, & à peine trouvoit-on quelques instans pour faire ou recevoir des confidences, pour les explications qui consomment les ruptures. Comment Faustina eût-

elle trouvé le temps de se rappeler ce que jadis on nommoit des devoirs, & que depuis on nomme des convenances ?

Comment se porte la comtesse de** ? demandoit à son mari la maligne Faustina (c'étoit l'objet d'un nouvel amour). Fort bien, répondit le mari, je l'ai vue il y a une demi-heure se promenant avec le chevalier de** (c'étoit l'amant de Faustina), qui fut atterrée du coup, parce que son mari n'étoit pas plaisant. Faustina avoit une tendance à aimer ou à protéger, comme on voudra, les beaux esprits. Or il y en a de deux fortes ; les uns causent avec grace, & ont dans le commerce je ne fais quoi de piquant & d'original ; les autres ne savent que lire ou réciter. Ils sont méthodiquement caustiques, & pendant que les autres parlent, ils élaborent un bon mot. Faustina auroit pu mettre à l'écart cette classe, que dans certaines sociétés on nomme de pe-

tits pédans. J'avoue que Faustina n'auroit pû s'en passer, & méritoit à certains égards les plaisanteries que n'épargnoient point assez deux hommes dont elle avoit fini par faire des amis.

J'ignore la retraite où s'est réfugiée Faustina, & même si elle en a choisi une : il vient un temps où l'on perdrait volontiers la mémoire, soit parce qu'on ne remplace plus certaines affections, soit aussi parce que les circonstances ont trop changé à notre désavantage. On ne regrette pas la beauté fugitive ; mais la façon dont on sentoît, & plus encore l'heureuse faculté d'inspirer des sentimens, source de bonheur quand on les partageoit, source d'amusemens quand on les faisoit naître.

Si Faustina perd jamais un genre d'empire que les femmes disputent au temps le plus qu'elles peuvent, qu'elle se console en conservant des amis ; c'est eux qui dédommagent des conquê-

tes. Les soins de l'amitié, qu'on dé-
daigne à vingt ans, sont vus d'un autre
œil à quarante ; ils régénèrent une
femme, ils commencent une nouvelle
époque ; & , graces à eux, on ne fait que
changer de jouissances ; si la première
a été plus vive , l'autre est plus pure.

EMIRÈNE.

C'EST ici qu'il faudroit employer de fortes couleurs ; mais , je l'avoue , ma palette épuisée ne me laisse pas l'espoir d'achever ma tâche. Les Peintres , à la fin de leur carrière , ont un coloris terne ; le vert n'est plus du vert , & leur pinceau ne court plus sur la toile. Ramassons le reste de nos forces , & voyons s'il est possible d'exprimer dans un seul portrait tant de contrastes.

Emirène n'a point cet accord soutenu entre ses volontés & ses penchans , entre ses devoirs & ses habitudes , c'est-à-dire , du caractère ; & cependant elle a une ténacité inconcevable , mais malheureusement dans des desseins mal conçus. Susceptible d'une certaine dose d'affection , elle s'égare , au lieu de l'appliquer à des objets qui en justifieroient l'emploi.

l'emploi. Tout va par fougue chez elle ; elle aime avec fureur , comme elle hait jusqu'à la démence , & son amour & sa haine pèsent également sur ceux qu'elle en accable.

Non seulement elle n'a pas su faire la place où son nom l'avoit assez mal à propos élevée ; mais , de plus , elle n'a pas permis qu'on la fît pour elle , qu'on la dirigeât dans un emploi si fort au dessus de ses moyens , & qu'on épargnât aux siens l'humiliation cruelle d'entendre parler de son insuffisance. Rien n'est révoltant , comme cette présomption qui court au devant des postes les plus périlleux , & compromet tout à la fois celui qui le confie & celui qui l'accepte.

Il y a des personnes qui ne doutent de rien , qui ne prévoient rien , qui ne s'alarment de rien. Ce n'est point insensibilité , ce n'est point défaut de conception , ce n'est pas légèreté ; mais c'est un ensemble formé de tout cela. Ces

personnes ont le malheur d'inspirer peu d'intérêt.

Emirène s'est brouillée avec le public, pour avoir pris peu de part à ses malheurs, lorsqu'un homme de la connoissance d'Emirène s'aperçut que ses gens d'affaires calculoient mal. Le public eût désiré qu'elle fût entrée dans sa peine, au lieu de s'étourdir sur des chagrins domestiques, & d'appeler même des plaisirs qui deviennent une insulte aux autres dans certaines circonstances; peut-être aussi n'a-t-elle jamais bien su les affaires de l'homme de sa connoissance, ou a-t-elle su qu'elle étoit personnellement intéressée à ne pas s'occuper de certaines créances, vu leur origine.

Au reste, le mariage n'est pas un lien pour gens d'un certain état. Ils demeurent étrangers, comme s'ils n'avoient fait que se rencontrer. On parloit d'un impôt sur les célibataires; le Comte de *** s'emporte, & dit, que l'administration veut ruiner toutes les classes

de la société , & qu'il est hors d'état de supporter des charges si cruelles. Que vous importe celle-ci , lui dit un de ses amis ? Vous êtes marié. Ah ! parbleu , je l'avois oublié , répondit-il ; vous m'y faites penser.

Une certaine brusquerie n'exclut pas le bon caractère ; de même qu'un penchant décidé au plaisir peut s'allier avec d'excellentes qualités. Cet amour du plaisir, qui s'exprime quelquefois par un seul mot dans la langue françoise , commande si impérieusement , qu'il fait presque toujours le destin de nos quarante premières années. Sa violence nous emporte au delà des bornes prescrites par une sage éducation ; & la raison , qui d'ailleurs dit de fort belles choses , ne se fait plus entendre quand son rival le prend sur le haut ton.

Emirène a eu des ennemis puissans , & sous lesquels il falloit succomber. Mais ses successeurs l'ont vengée : c'est quelque chose pour tous les hommes ;

c'est tout pour une femme. Elle pou-
voit joindre à ce bonheur, celui d'avoir
eu pour prédécesseur un homme foible,
intrigant, petit, habile à nuire, &
par dessus tout, infiniment méprisé par
tout ce qui l'avoit approché. Son plus
grand défaut étoit de ne pouvoir ja-
mais dire un mot de vrai. Au milieu de
ces deux personnages, Emirène auroit
dû briller ou se faire regretter; rien
de tout cela n'est arrivé. Alors il faut
la plaindre, & finir.

ELMIRE.

J'AI vu des gens s'étonner de la destinée d'Elmire. Il y avoit plus de distance de la femme d'un poète à la hauteur de Louis XIV, que d'une fille de Vénus à la bonhomie de Louis XV. Eudoxie, fille d'un tambour, ne s'étoit-elle pas assise à côté d'un des premiers monarques du Nord? L'amour a fait tant de prodiges dans ce genre, qu'il ne faut, en vérité, s'étonner de rien. Convenons cependant qu'il choisit des instrumens propres à faciliter ses succès.

Elmire avoit reçu de la nature un assortiment de beautés dans tous les genres, qui presque jamais ne se trouvent réunies dans le même individu. Depuis ses superbes cheveux, si richement fournis & teints d'une si belle couleur, jusqu'aux pieds, modelés par la main des

Graces, tout avoit le caractère de ce beau idéal que les grecs ont conservé dans leurs ouvrages immortels. Si l'imagination pittoresque des poètes n'avoit pas rapproché le corail, l'ivoire, l'ébène, l'incarnat, la blancheur des lis, des principaux traits du visage, il eût été aisé de les inventer, après avoir contemplé celui d'Elmire; & l'œil enchanté ne quittoit l'expression de la physionomie, que pour retrouver les mêmes avantages dans des formes si naturellement soutenues, dans une taille si agréablement dessinée, dans des bras si parfaitement arrondis, terminés par des mains voluptueuses.

Quel présage ! quel superbe gage donné à l'amour ! Peut-on conserver le plus léger doute sur des trésors voilés, & sur ces ressources précieuses qui vous aident à remporter sans cesse de nouvelles victoires ?

Le lecteur se croira sans doute au milieu des féeries & des romans : que

diroit-il donc si j'achevois mon ouvrage,
& si, à la peinture de tant de charmes,
je joignois l'art d'en faire usage ?

Ce qui a valu des éloges à Elmire ,
ce n'est pas d'avoir atteint le trône des
rois, elle y fut conduite par deux aveu-
gles-nés , la fortune & l'amour , mais
bien d'avoir demeuré dans sa position,
sans prétendre passer du lit de son amant
dans son cabinet , ainsi que le fit cette
femme altière qui donna des maîtresses
à son roi, des ministres à son conseil ,
des généraux à ses armées , des prélats
à l'église , des cachots à quiconque se
permettoit des murmures imprudens ;
femme méprisable , que quelques poètes
soudoyés ont dérobée à l'opprobre, mais
dont le nom n'y échappera pas.

Elmire fut jetée, presque malgré elle,
dans une société de conspirateurs , &
emportée par le tourbillon de l'intrigue.
Alors elle devint, presque sans le sa-
voir, l'organe des méchans, l'interprète
des ambitieux, l'écho des courtisans ,

qui croyoient leurs projets assez avancés pour ne plus les taire. Mais le repentir troubla son ame, même dans un pays où il passe pour une foiblesse. Elle gémit du crime de sa position, & se sauva des remords, dans son propre cœur.

Elmire faisant un pas immense, & quittant son humble toit pour le palais des rois, ne s'y trouva pas déplacée; & dès qu'on lui eut donné le temps de se familiariser avec les physionomies vertueuses de la cour, bientôt elle ne se crut plus si déplacée; mais aussi quand son rôle eut changé, & que ces mêmes physionomies firent plus que s'adoucir devant elle, la sienne ne s'enorgueillit point; elle n'humilia pas même les personnes qu'elle pouvoit perdre.

Le plus grand de ses torts fut d'avoir un insatiable tuteur. Il est des hommes dont on ne s'affranchit pas impunément. Elle ignoroit sans doute les punissables prodigalités de ce célèbre *Bonneau*; &

peut-être imaginoit - elle que la reconnaissance lui prescrivait une complaisance que l'administration d'alors ne rendoit pas si coupable. Nous expions un peu aujourd'hui le faste de Louis XIV, les folies du Régent, l'insouciance de Louis XV. Il n'est pas donné à tous les monarques d'avoir des mœurs aussi sévères & une bienfaisance aussi économique que Louis XVI.

On a dit que le vieux Richelieu , ennemi déclaré de l'impétueux Choiseul , avoit donné pour guide à Elmire sa vieille expérience. Richelieu dès lors n'étoit plus que l'ombre de lui-même ; & , embarrassé dans le dédale d'un sale procès, je doute qu'il pût servir ou nuire. C'étoit quelque chose à l'époque où il naquit ; mais depuis vingt ans la philosophie avoit déjà nourri les esprits ; & aux yeux de la plupart des gens, Richelieu n'étoit qu'un courtisan.

Un autre appui qui soutenoit , dit-on, Elmire dans l'orageuse carrière de la

cour , étoit le duc d'Aiguillon ; & ceci est plus vraisemblable. Mais quelle différence ! Le duc d'Aiguillon avoit une marche réglée , l'esprit d'ordre , de la suite dans le travail , un plan accommodé aux circonstances. Il étoit aimable , sans être frivole. On prétendoit qu'il avoit imité le duc de Choiseul , qui commença par lier sa destinée à madame de Pompadour , de la manière accoutumée. Si cela n'est pas vrai , cela est vraisemblable ; car lorsqu'on fait ensemble un traité d'alliance , il n'est pas à présumer qu'on oublie les préliminaires. Quels qu'aient été ses menins , elle a fourni sa carrière d'amour sans le moindre désagrément. Les murs de la bastille n'ont point gémi du cri de ses victimes ; elle n'a point thésaurisé , puisqu'elle ne vit aujourd'hui que des bienfaits qui cesseront avec elle.

Les livres , qui , tôt ou tard , disent tout , ne se sont point clairement expliqués sur la cause de cette active inimi-

rié entre Elmire & le duc de Choiseul. On la connoît bien par le ressort principal employé par la cabale qui avoit conjuré sa perte ; mais on ne fait pas bien pourquoi un homme si adroit & si puissant ne dispersa pas au loin les projets de ses rivaux, en triomphant de l'éloignement d'Elmire , & en confondant leurs intérêts. Sans doute que , dans l'origine , il conçut difficilement la possibilité d'établir à la cour une jeune personne qui s'étoit un tant soit peu émanicipée ; mais cette fameuse présentation avoit été précédée de tant de voyages dans les maisons royales, qu'il étoit aisé de présager l'inutilité des conseils & la nécessité d'obéir aux circonstances.

A propos de livres, Elmire, bien plus sage que celle dont elle occupa le poste, méprisa ces biographies scandaleuses , ces lettres supposées ou embellies qu'on répandit avec affectation. La malignité resta dupe d'elle-même , puisqu'Elmire ne conserva pas moins le cœur de son

amant & les égards de ses amis. Le besoin d'apprendre au public ce qu'il fait presque toujours, est une véritable maladie ; & soit qu'on ait une injure à venger, ou un espoir éloigné de succéder à celui qu'on veut renverser, c'est sur un libelle qu'on établit la base de ses succès. Pitoyable ressource, toujours trompeuse & toujours employée !

Depuis qu'Elmire a dû quitter le séjour des Rois, elle a choisi une retraite paisible, où elle a vécu sans intrigues, sans projet, & sans cette inquiétude qui accompagne presque toujours les personnes qui ont joué un rôle, quel qu'il soit. On ne l'a point vue dans la capitale étaler un faste insultant, & c'étoit être très-sage de ne pas rappeler au public des momens d'erreur qui fournissent un prétexte à la malignité, ou une époque d'élévation qui ranime les serpens de l'envie. Vivant sans obscurité & sans dissipation, elle ouvre son her-

mitage enchanté à un petit nombre d'hommes qui croient que la chasteté est une convenance sociale, plutôt que la mère des vertus, & qu'on peut être fort tendre & fort aimable. Plusieurs femmes ont désiré d'être admises dans ce temple dédié à la liberté; il y en auroit nécessairement eu de deux fortes. Les unes auroient apporté une vertu protectrice & cru réparer ainsi les torts du passé; les autres des penchans faciles, croyant par-là se trouver au ton de la maison. Elmire évita ces deux extrêmes en remerciant la prudence & la galanterie. Quiconque fait se renfermer dans les bornes que lui prescrit sa position, s'assure le degré de félicité dont est susceptible notre espèce.

La plupart des acteurs de cette comédie ne sont plus, & un ordre de choses si différent a remplacé les dix dernières années du règne de Louis XV, que ceux qui ont assisté à cette époque la croient éloignée de deux

siècles. Les François sont moins portés à écrire l'histoire que tout autre ouvrage, soit que l'histoire demande un esprit observateur & des méditations au dessus du caractère national. Sans cette indifférence, nous lirions déjà le tableau des vingt dernières années de Louis XV, qui présentent dans tous les genres une suite d'événemens extraordinaires, & un grand nombre d'hommes curieux à montrer sur la scène. Lorsque les déclarations, la révolution, la constitution, l'organisation, les motions seront faites & parfaites, tout vraisemblablement, dans la république des lettres, reprendra son cours, & je ne doute pas qu'un des trois cents historiens qui nous donnent tous les jours pour deux sous les annales de la France, n'entreprennent le vaste tableau que j'indique.

Elmire ne redoutera point le jugement de la postérité. Elle n'a flétri que l'altière Montespan, la prude

Maintenon, trois sœurs libidineuses, l'ambitieuse Pompadour; mais elle pardonne le délire des sens à la femme qui n'a rendu son amant, ni cruel ni injuste, qui ne lui a point donné un sérail, qui ne l'a point éloigné de son peuple & des occupations de son laborieux métier.

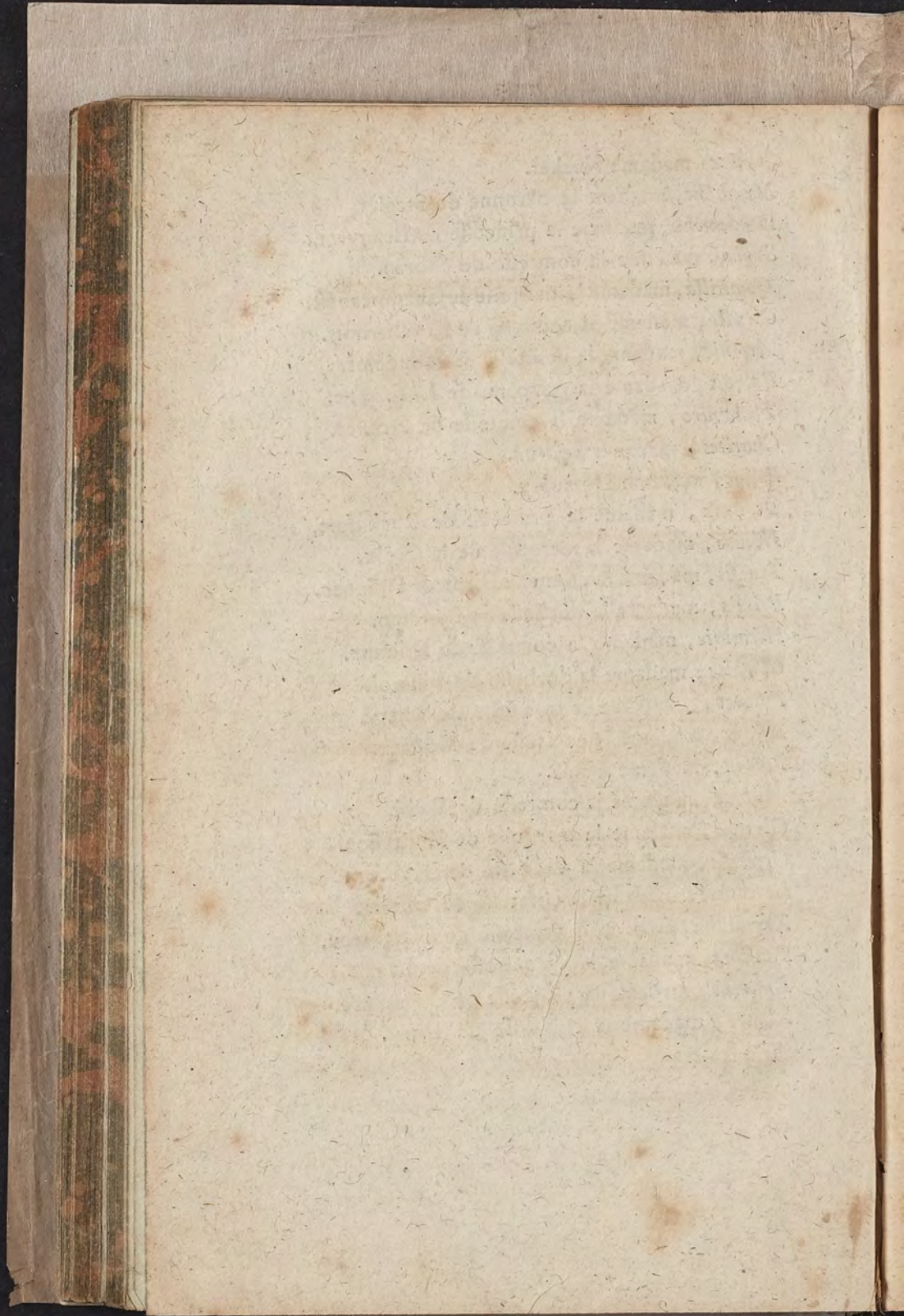
N. B. Il ne seroit pas difficile de mettre des notes à ce portrait, comme nous avons fait quelquefois dans le premier volume, & ce n'est point à Elmire qu'elles déplairoient; mais il faut laisser mourir en paix ses vieilles dames d'honneur, ou ne pas troubler la cendre des morts.

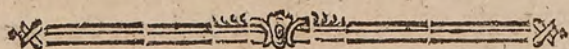
E R R A T A.

Page 43, l'ennemi inséparable, lis. l'ennui inséparable.

A. T. H. S. S. S.

Statira, madame Necker.
Marthésie, madame la baronne de Stael.
Deodemonia, madame la princesse de Beauveau.
Sapho, madame la comtesse de Sabran.
Domitilla, madame la marquise de Champcenest.
Corylla, madame la comtesse de Reauharnois.
Arsenie, madame la comtesse de Houdelot.
Balzais, madame la princesse de L.....e.
Thélamire, madame la comtesse de Flahaut.
Charites, madame Lebrun.
Feline, madame Dumoley.
Terentia, madame la princesse de Rochefort.
Hécube, madame la marquise de la Croix.
Tenesis, madame la comtesse Diane de Polignac.
Briséis, madame la duchesse de Bouillon.
Herminie, madame la comtesse de Brionne.
Cléonice, madame la duchesse de Villeroy.
Polixene, madame la marquise de Sillery.
Astase, madame la comtesse de Modene.
Fulvia, madame Denis.
Axiane, madame la comtesse de Balbi.
Olympe, madame la marquise de Montesson.
Orphosis, madame la duchesse de B.....n.
Leucothoé, madame la comtesse de Coislin.
Zamollina, madame la princesse de Montbarey.
Faustina, madame la vicomtesse de Laval.
Emirene, madame la princesse de Guéméné.
Elmire, madame la comtesse du Barry.





UN PETIT MOT

SUR LA GALERIE

DES DAMES FRANÇOISES.

Scribendi restè, sapere est & principium & fons.

Horace.

Nous avons peine à croire que cet Ouvrage qui vient d'éclorre soit, comme on l'assure, l'enfant chéri d'un homme avantageusement connu dans la Littérature, & d'une grande Dame qui a beaucoup d'esprit. Il ressembleroit trop peu aux Auteurs de ses jours, & retraceroit fort mal leurs talens, leur délicatesse, leur honnêteté. Il est vrai qu'en arrivant dans la foule avec tant d'autres productions dont nos presses accouchent tous les jours, s'il n'est pas mieux élevé, on pourroit s'en prendre aux circonstances; mais rien ne peut justifier ses parens de l'avoir jeté dans le monde par le tems qui court.

Je ne parlerai point du style de cet Ouvrage ; les épithètes en sont brillantes , on y trouve tous les jolis petits mots du jour ; on s'est donné toutes les peines imaginables pour y semer la grace , la finesse , l'épigramme. C'est au Lecteur qu'il appartient de juger l'ensemble ; je n'examinerai que le fond de quelques détails , & j'en négligerai absolument la partie littéraire.

Un objet bien plus intéressant m'a frappé dans cette *nouvelle Galerie* , c'est la liberté qu'on s'y donne de peindre , sous les couleurs les plus défavorables , & de nommer des femmes qui tiennent un rang dans la société , & dont l'honneur importe à leurs maris & à leurs enfans. L'honnêteté publique est de tous les gouvernemens , de tous les siècles , de tous les pays. Dans la démocratie d'Athènes , une loi de l'Aréopage proscrivit l'usage de désigner les personnes au théâtre. A Rome il étoit permis de parler des vices , & ordonné de respecter les personnes. L'Auteur de la *Hemriade* en louant les Caractères de la Bruyère , pensoit que celui qui en a fait la clef étoit un homme punissable. Il n'y a pas un Législateur qui n'ait cru que les mœurs , sans lesquelles les loix ne font rien , dépendoient du respect que l'on doit avoir pour les femmes.

Il en est plusieurs qui sont outragées dans la *nouvelle Galerie* ; il en est d'autres à qui l'on suppose des torts, & quelques-unes à qui l'on donne des ridicules.

Dans un tems où la presse est libre, on me permettra sans doute d'user de sa liberté pour défendre la vertu & les mœurs.

Toutes les femmes ne sont point maltraitées dans cet Ouvrage :

« Il en est jusqu'à trois que l'on pourroit nommer, & qui auroient tort de se plaindre ».

1°. Madame le Brun : « Elle adore l'harmonie & la fait aimer. Elle ne se repose d'un talent qu'avec un autre ; elle passe de jouissance en jouissance. Elle avoit consacré ses traits brillans à un être digne de cet hommage. Il est frappé, anéanti, & un Prêtre, aujourd'hui fugitif, s'élève sur ses débris. Elle verse des larmes ; ses regrets étoient purs. elle perdoit le plus grand des biens, un homme qui l'aimoit pour son caractère ».

2°. Madame de Rochefort, dont nous ne rapporterons que quelques traits : « Un grand nom, une grande fortune, beaucoup d'esprit, ne donnent pas le bonheur. Il est rare de réunir au même degré une sensibilité pro-

fonde & une gaieté intarissable ; mais quand ces deux extrêmes se trouvent ensemble, on est sûr du double avantage de faire des conquêtes & de les fixer Cette gaieté, dans *madame de Rochefort*, a résisté aux injustices domestiques (les plus cruelles de toutes), à l'inconstance de ceux qu'elle avoit droit de compter pour ses amis, autant que le fiècle, son rang & son sexe pouvoient le permettre . . . Elle parle avec grace, raconte avec intérêt, juge avec humeur, mais avec justesse On retrouve dans sa conversation comme dans ses lettres, des applications heureuses qui supposent un grand fond de lecture, & les secours d'une mémoire utilement exercée. Ce n'est pas qu'elle cite, mais elle fonde avec habileté les bonnes idées des autres avec les siennes, & je crois que cet amalgame est peut-être le secret des gens aimables. Peut-être falloit-il le leur garder ; qu'ils se tranquillisent, très-peu de gens sauront le voler ».

3°. Madame du Barry : « Elle avoit reçu de la nature un assortiment de beautés dans tous les genres, qui presque jamais ne se trouvent réunis dans le même individu. Depuis ses superbes cheveux, si richement fournis & teints d'une si belle couleur, jusqu'aux pieds modelés

par la main des graces, tout avoit le caractère de ce beau idéal que les Grecs ont conservé dans leurs immortels ouvrages..... Ce qui lui a valu des éloges, ce n'est pas d'avoir atteint le Trône des Rois, elle y fut conduite par deux aveugles-nés, la fortune & l'amour, mais bien d'avoir demeuré dans sa position, *non comme* cette femme altière qui donna des maîtresses à son Roi, des Ministres à son Conseil, des Généraux à ses armées, des Prélats à l'Eglise, des cachots à quiconque se permettoit des murmures imprudens..... Faisant un pas immense, & quittant son humble toit pour le palais des Rois, *elle* ne s'y trouva pas déplacée; & dès qu'on lui eut donné le tems de se familiariser avec les physionomies vertueuses de la Cour, bientôt elle ne s'y crut plus déplacée, &... quand ces physionomies firent plus que s'adoucir devant elle, la sienne ne s'enorgueillit point; elle n'humilia pas même les personnes qu'elle pouvoit perdre..... Depuis qu'elle a dû quitter le séjour des Rois, elle a choisi une retraite paisible, où elle a vécu sans intrigues, sans projets, & sans cette inquiétude qui accompagne presque toujours les personnes qui ont joué un rôle..... On ne l'a point vue dans la Capitale étaler un faste

insultant..... Vivant sans obscurité & sans dissipation, elle ouvre son hermitage à un petit nombre d'hommes, qui croient..... qu'on peut être fort tendre & fort aimable. Plusieurs femmes ont désiré d'être admises dans ce temple dédié à la liberté..... Lorsque la révolution..... fera faite; *madame du Barry* ne redoutera point le jugement de la postérité. Elle n'a flétri que l'altière Montespán, la prude Maintenon, l'ambitieuse Pompadour,

Certes nous sommes très-convaincus que ces trois Dames, charmantes, spirituelles, ravissantes, dessinées par des crayons si favorables, méritent tous ces éloges. Mais il en est bien d'autres qui seront fort étonnées de se trouver peintes dans cette Galerie. Elles auroient rougi de s'y voir représenter sous le coloris flatteur des Auteurs; elles pourroient se plaindre de n'y être jetées qu'en caricatures.

Au surplus, elles doivent se consoler, & quoiqu'elles n'ayent pas le bonheur d'être du nombre des trois élues, toutes maltraitées qu'elles sont, elles se retrouvent encore en assez bonne compagnie.

Nous demandons pardon aux deux Auteurs de la Galerie, si nous ne sommes pas d'accord

avec eux sur leur premier portrait, celui de madame Necker.

« Elle n'est, *disent-ils*, ni de son siècle, ni du pays qu'elle habite ». Il faut plaindre son siècle & ce pays-là. « Elle a toute sa vie étudié pour ne rien produire ». Il est vrai qu'elle n'a jamais composé de portraits mordans, & qu'elle ne fait point imprimer de satyres. « Elle donne sans bienfaisance ». Les Auteurs ont oublié sans doute l'institution des Hospices de Charité, & ils ne savent pas que les pauvres regardent comme leur mère celle qui les a établis. « Cette femme rappelle plusieurs traits attribués à la fabuleuse Junon. Elle voudroit voir le monde à ses pieds, & lorsqu'il y seroit, elle en jouiroit avec indifférence, comme née pour un pareil destin ». Que doivent penser de cette belle similitude ceux qui connoissent la bonté, la douceur, la modestie, la réserve de madame Necker ! « Elle n'est ni sans mérite, ni sans esprit, ni sans vertu ». Elle ne manque point de ces avantages-là ! Voilà, je le confesse, un aveu touchant. « Personne ne s'enthousiasme pour elle ». Je n'ai jamais entendu dire qu'elle aspirât à donner de l'enthousiasme. « On la loue sous condition ». Ah ! le pauvre qu'elle soulage, ne met point de con-

dition à son attendrissement, à sa reconnaissance : c'est de tout son cœur qu'il va publier ses bienfaits. « Son élévation choque ». Vous, qui osez faire cette assertion, nommez-vous ; & nous vous élèverons au-dessus d'elle, si vous valez mieux qu'elle. « Son opinion dans les affaires paroît aussi déplacée que sa personne sans maintien l'est dans un cercle ». De quelles affaires se mêle-t-elle, & que lui reprochez-vous dans son maintien ? « Mélange de pédanterie ». Où les injures commencent, je dois finir.

Après avoir traité madame Necker d'une manière si étrange, on jette quelques traits sur son époux. On lui impute des duretés, on lui impute l'orgueil d'un Satrape. « On dit qu'il n'a plus un plan, pas une idée neuve ; mais seulement des expédiens incertains, des secours momentanés, des vues courtes ». Il me semble que la France & les pays étrangers ne sont pas d'accord sur ce point avec les censeurs, il me semble au contraire que l'on croit assez généralement que M. Necker a quelques grandes vues ; mais jamais je n'ai entendu dire que ce fût un homme dur, un Satrape, & je ne serois pas éloigné de penser qu'il pût trouver encore dans son génie, dans son amour pour la gloire, dans sa loyauté, de grandes

ressources & de grands moyens , pour sauver un peuple qu'il aime & dont il est aimé.

On sent parfaitement que les Auteurs de la Galerie, après avoir si maltraité M. & madame Necker, ne ménageront point leur fille. « Ils prononcent que l'esprit de madame la Baronne de Stael deviendra peut-être un don inutile & vraisemblablement funeste, & que tel est le premier fruit d'une éducation négligée ou mal dirigée ». Eh ! dans quelle école plus pure, plus honnête, plus éclairée, plus soigneuse, ont donc été élevés ceux qui se permettent un jugement si extraordinaire ?

Mais ils ajoutent encore que « née sans grace, sans beauté, sans noblesse, elle n'a suppléé à rien par le travail sur elle-même ». Je parierois que cette belle phrase est d'une femme envieuse, qui est privée de ces trois avantages. On nous apprend ensuite, « que le maintien de madame de Stael est sans dignité ; (*celle qui fait cette critique est-elle plus digne*) ? Son ton sans recherche ; (*eh ! pourquoi le ton doit-il être recherché ?*) Sa gaieté sans nuance ; (*on doit être bien contente de soi, quand on a trouvé une métaphore si jolie, si neuve, & si bien appliquée.*) Son extérieur sans agrémens ; (*la critique est sévère*). Sa parure négligée ; (*c'est assurément un*

grand tort dans une jeune femme). Elle ne fait pas bien ce que c'est que le bon sens; (*il est difficile de répondre aux outrages*). Née de parens faits pour être obscurs. . . . » Je ne continuerai pas l'examen de ce portrait, un tel raffinement de méchanceté m'impatiente. Je n'ai jamais vu qu'une fois madame de Stael; je ne connois point sa vertueuse mère; à peine M. Necker fait-il mon nom, je ne lui dois rien, je ne lui ai jamais demandé & ne lui demanderai jamais rien; mais je rendrai justice à la vérité. J'ai entendu dire aux personnes les plus respectables du pays de Vaud, où la femme de ce grand Ministre a passé sa jeunesse, qu'elle réunissoit dès-lors toutes les vertus, tous les talens; que depuis l'arrivée de son époux au Ministère, elle ne cesse de cultiver, de servir, d'aimer ses anciennes connoissances. Les pauvres bénissent son nom; celui de son mari, cher à la France, & célèbre dans toute l'Europe, passera sans tache à la postérité; & (j'en atteste les personnes désintéressées) celui de madame de Stael illustrera la patrie qu'elle a adoptée. Comment ose-t-on assurer que la nature a fait ces trois personnes pour être obscures, & par quelle bisarrerie une pareille idée a-t-elle pu tomber dans une tête raisonnable!

Je ne veux plus examiner qu'un seul Portrait de cette Galerie. C'est celui de madame la Comtesse de Brionne, en qui les Auteurs ne trouvent *point d'imagination, peu de vivacité, jamais de saillies, une conception assez lente.* Ils affirment encore qu'elle a le langage de la prodigalité & l'usage de la parcimonie, les éclats du caprice, l'air d'avoir un système, & la réalité de l'inconséquence.

Nous en appelons, non aux amis de madame la Comtesse de Brionne, mais à ses ennemis, si elle a le malheur d'en avoir; & nous leur demandons si elle ne possède pas dans le degré le plus marqué toutes les qualités opposées à cette critique & à ces jolies antithèses.

Mais ceci n'est que ridicule, ce qui suit mérite un autre nom. On veut faire entendre qu'elle méconnoît la douceur de la bienfaisance, qu'elle ne fait pas servir, qu'elle a eu le crédit le plus stérile. « Et moi, je connois une infinité de personnes de tout rang & de tout état, qui sont comblées de ses bienfaits, qui publient son obligeance, qui attestent l'intérêt touchant dont elle n'a jamais cessé de les honorer. On vous prouveroit qu'elle a souvent emprunté pour soulager l'humanité souffrante. Si vous la connoissiez, vous seriez bien fâchés

d'en dire du mal : mais vous ne la connoissez pas ; & à ce titre l'infidélité de vos crayons me paroîtroit peut-être pardonnable, si vous ne péchiez pas ensuite contre l'humanité, en lui reprochant ce que vous appelez son exil volontaire.

Quelle est la cause de cet exil, puisqu'il faut répéter ce mot, si peu fait pour elle ? C'est l'amour qu'elle a pour son fils. Sachez du moins respecter le caractère d'une mère, & si la manie d'écrire vous tourmente, que ce ne soit pas pour offenser le plus pur sentiment de la nature. Il est assez d'autres sujets sur lesquels vous pouvez appliquer la magie de votre style.

Mais au lieu de défendre contre vous une mère vertueuse & magnanime, qui n'a pas plus besoin de ma plume, que de peur de votre pinceau, j'aime mieux vous parler de son fils ; il est malheureux, il est innocent ; les goûts sont libres, ainsi que la presse : je ne vous envie point la critique, je m'empare de la justification ; je vous laisse votre esprit, & ne veux pour moi que la vérité.

Oui, M. le Prince de Lambesc, malgré l'effervescence qui s'est portée contre lui, est innocent. On ne croit plus au prétendu complot

dans lequel on vouloit qu'il fût impliqué. Ce complot eut-il été réel , il n'y feroit sûrement pas entré. Il n'est rien de si antipathique à son caractère que l'intrigue. Il n'a assisté à aucune assemblée bailliagère. Avant l'ouverture des Etats Généraux, il s'étoit rendu à sa garnison. Ce Prince, si calomnié, a toujours partagé son tems entre son Régiment auquel il fait beaucoup de bien , & sa charge de Grand-Ecuyer , qu'il a toujours gérée avec honneur, désintéressement, économie. Appelé malgré lui, avec le corps qu'il commande, auprès de Paris, à la fin du mois de Juin, il n'est entré aux Thuilleries, le 12 de Juillet, que par l'ordre de M. le Baron de Bezenval. Ce Général lui a commandé à plusieurs reprises de *charger*. Il a cru devoir ménager cet ordre ; accablé de pierres, insulté, assailli par une multitude qui vouloit le précipiter de son cheval, qui tiroit sur lui, qui barroit son chemin par une haie de chaïses, il n'a point recouru à la défense naturelle que toutes les Loix autorisent ; seulement il a donné un coup de sabre à un homme qui fermoit le pont-tournant des Thuilleries pour l'empêcher d'en sortir, pour le faire massacrer. Tel est le fait, attesté sous serment par des témoins respectables, par des Officiers qui

le jurent sur leur honneur , par M. le Comte de Reinach , Lieutenant-Colonel de Royal-Allemand , assez généreux pour déclarer que c'est lui qui a tourné tout le grand bassin à cheval , pour suivre un homme qui lui avoit tiré un coup de pistolet. Et cependant une foule de citoyens trompés ont cru que M. le Prince de Lambesc avoit indistinctement sabré tout le monde aux Thuilleries , lorsqu'il est prouvé qu'il n'a point dépassé les deux terrasses , lorsque M. de Bezenval le prononce formellement dans son interrogatoire , lorsqu'il est démontré qu'il n'avoit point de pistolets , & qu'il n'a frappé que le seul homme qui l'exposoit à la rage populaire. Cette calomnie néanmoins se répand au Palais Royal , une troupe furieuse vole avec des torches & des armes meurtrières , pour brûler la maison d'un Officier fidèle à son devoir , pour le massacrer lui-même. Toujours animée de la même fureur , cette troupe revient le lendemain , elle fouille la maison , & n'en trouvant point le maître , elle donne des coups de lances & de couteaux aux images de ses pères. Elle rencontre une voiture de madame la Comtesse de Brionne ; les Croix de Lorraine qui s'y trouvent redoublent la rage des malheureux ; ils traînent la voiture

au Palais-Royal, & de-là à la Grève, où ils la brûlent. Ce fut alors que la mère de ce Prince si injustement persécuté partit en effet pour un exil volontaire, & dès le lendemain de son départ cent cinquante hommes vinrent fouiller son château, où ils ne trouvèrent ni armes, ni victimes. Un Tribunal respectable est saisi de cette grande affaire; & il n'est point permis de douter qu'il ne décharge d'accusation un Officier qui, le 12 Juillet, exécuta les ordres de son Général, conformément aux Loix Militaires, établies alors & religieusement observées dans tout le Royaume.

Et c'est lorsque la mère de M. le Prince de Lambesc, affligée de la situation de son fils, part pour les pays étrangers, qu'on se permet d'insulter cette femme intéressante, en faisant imprimer un portrait qui lui ressemble si peu. Voilà bien la liberté de la presse; mais où est l'humanité?

Ils ne sentent donc pas, ces Censeurs, qu'il n'est rien de plus respectable que les malheureux, *res sacra miser!* Ils sont plus à plaindre encore qu'à blâmer. Pour moi je préfère mille fois à tout l'esprit dont ils se vantent & qui ne dit rien à mon ame, cette pensée sublime & simple d'un Philosophe, *que le plus beau*

*spectacle que le ciel puisse offrir à la terre, c'est
l'homme de bien luttant contre la fortune.*

Je finis, & je n'ai point le courage de par-
courir le reste de cette Galerie.

